



105264

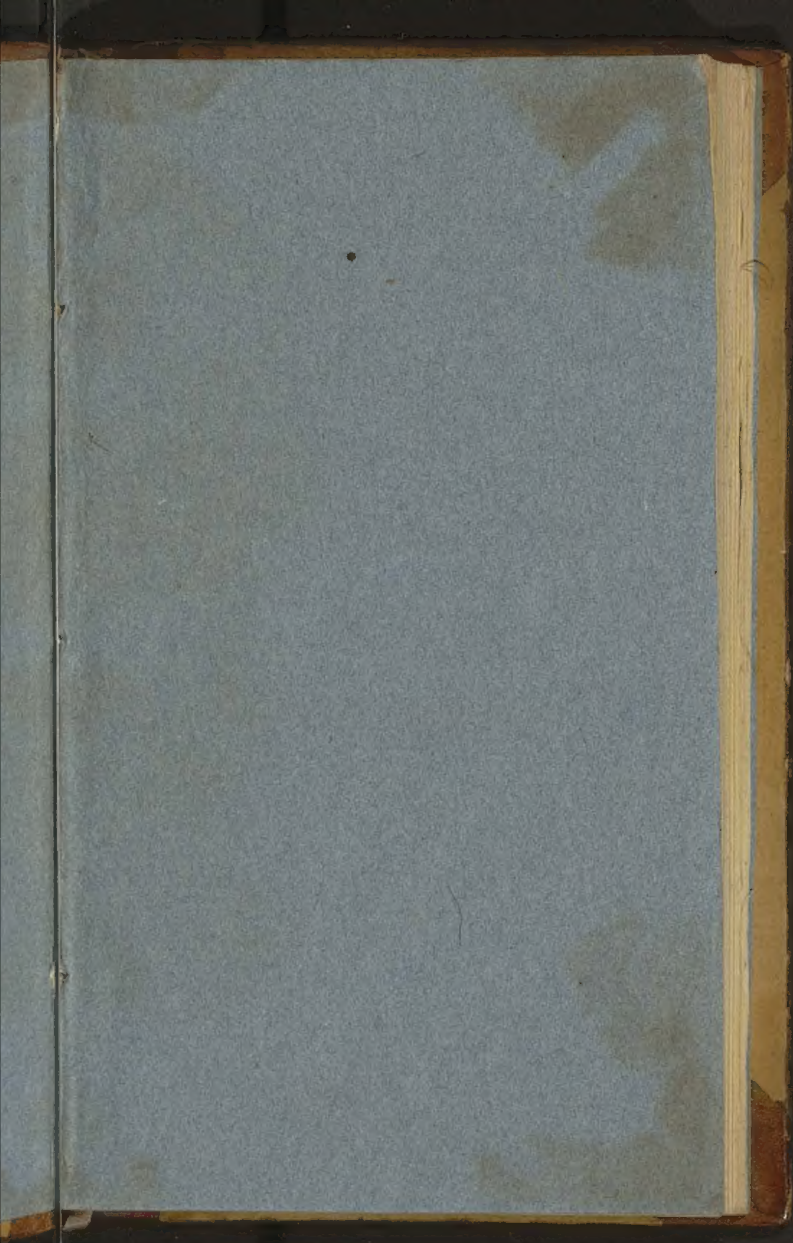
Mag. St. Dr.
KAT-KOMP.

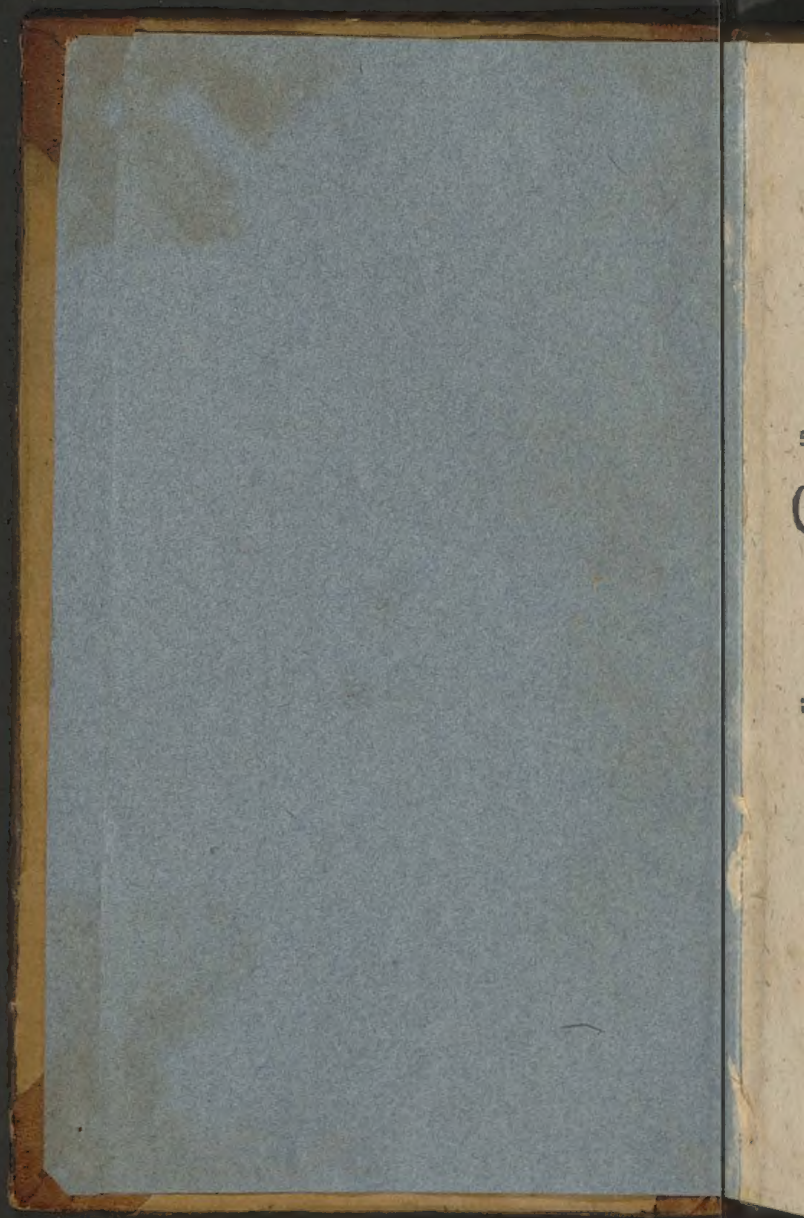


105264

I

V. 2. 279.





CATECHISME

CRITIQUE, MORAL,

ET

POLITIQUE.

CA TECHISME

DE LA MATHÉMATIQUE

POUR L'ÉCOLE

CATECHISME

CRITIQUE, MORAL,

ET

POLITIQUE,

A L'USAGE

DES JEUNES SEIGNEURS

POLONOIS,

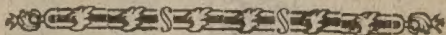
QUI APPRENNENT

LA LANGUE FRANÇOISE

PAR

Mr. L'ABBÉ PIERRE GATEY

Ci-devant Jésuite.



*Floriferis ut apes in silvis omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.*

Lucret:



A VILNA

DE L'IMPRIMERIE ROYALE

DE L'UNIVERSITÉ

MDCCLXXIV.

CAT. BICHSELME

THE LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF

ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

105264

LIBRARY

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ALABAMA

A MESSIEURS
JGNACE, & FÉLICIEN
GIEŻGAYŁŁO
ZAWISZA
COMTES

DE BAKSZTY, ET DE ZYRMUNY,
FILS DU STAROSTE
DE STARODUB.

M E S S I E U R S .



*Les progrès, que vous
avés déjà faits
dans la langue
françoise, & l'ar-
deur que vous
témoignés de vous exercer de plus
en plus dans l'étude de cette langue,
ont*

ont été pour moi un motif de vous
dédier ce petit ouvrage: j'ay tâché
d'y recueillir les plus belles pensées
des auteurs François les plus cé-
lèbres, & tout ce que j'ay cru plus
propre à former le coeur & l'es-
prit des jeunes gens. Si ce recueil
vous est de quelque utilité, je serai
infiniment récompensé de mon foi-
ble travail. Je pourrois ici, Mes-
sieurs, m'autoriser du titre de dé-
dicace pour faire l'éloge de chacun
de vous, & louer votre beau ca-
ractère, vos talens & les rares
vertus qu'on voit briller en vous,
& qui en ornant votre jeunesse,
donnent un nouvel éclat à votre
illustre naissance; mais je sais
que vous aimés mieux mériter des
louanges, que d'en recevoir. Je
n'entreprendrai point non plus de
relever par de foibles paroles
l'an-

l'ancienneté & la noblesse de votre
 Famille. Le nom de ZAWISZA
 se suffit à lui même, & les plus
 beaux discours n'ajouteroient rien
 à sa splendeur. je ne puis cependant
 m'empêcher de vous rappeler ici
 en passant, le souvenir de votre il-
 lustre Père Christophe ZAWI-
 SZA, cet homme immortel qui
 par ses talens & sa capacité s'est
 rendu digne des Iers emplois de
 la République. qui les a adminis-
 trés avec l'applaudissement general
 des bons citoyens, & a su réunir
 aux titres les plus glorieux les
 qualités précieuses de citoyen zélé,
 de juge éclairé, intègre, & infat-
 igable. Ce seroit aussi le lieu de
 rendre le tribut de louanges, qui
 est dû au rare mérite de vos deux
 illustres frères Jean & Casimire
 ZAWISZA, Mais je sçais que
 par-

parmi leurs vertus, la modestie est celle qui préside. En un mot il conviendrait de parler ici de tant de personnages célèbres, qu'a produits en tout tems votre Famille, toujours fertile en grands hommes, dont les belles actions & les services rendus à la patrie ont immortalisé la mémoire. je sens, que je ne pourrois qu'ébaucher leur éloge; ainsi j'aime mieux me taire, que de ne donner d'eux qu'une foible idée. L'histoire suppléera aisés à mon silence, en les louant aussi dignement & amplement, qu'ils méritent d'être loués. C'est à vous, Messieurs, de marcher sur les traces de tant de grands hommes que vous comptés parmi vos ancêtres, & dont le sang coule encore dans vos veines. Leurs belles actions, dont la gloire réjaillit
sur

sur vous, vous imposent l'obligation de les imiter; Et je puis bien dire ici à chacun de vous, ce que disoit autrefois un Poëte Latin:

Sæpe tibi pater est, sæpe legendus avus.

Continués donc, Messieurs, à cultiver vos talens, continués à vous fortifier dans la vertu Et vos bons sentimens, à vous appliquer à l'étude Et au travail, Et surtout à profiter des leçons du maître habile, à qui on a confié votre éducation.

La République un jour trouvera dans vous deux citoyens utiles, éclairés, vertueux, qu'elle élèvera aux premières dignités de l'état; Et vous de votre part travaillant pour la patrie vous lui rendrés, j'en suis sûr, beaucoup plus que vous n'aurez reçu d'elle: vous feres revivre les grands hommes, dont
vous



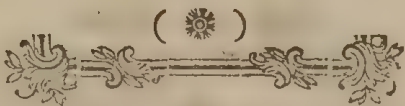
vous portés le nom: en un mot consacrant vos talens au bien public, vous vous rendrés dignes d'une gloire immortelle, ainsi que de l'amour & de l'estime de tous vos concitoyens. Ce sont là les heureuses esperances, que nous donnent d'àprésent vos vertus & vos belles qualités.

j'ay l'honneur d'être avec le plus profond respect & le plus sincère attachement

M E S S I E U R S

*Votre très humble, & très
obeissant serviteur.*

*GATEY, ci-devant
Jésuite.*



P R E F A C E.

Jl y a quelques années, qu'obligé par les devoirs de mon état de donner des leçons de langue François, dans un des premiers collèges de Lithuanie, je fis pour les jeunes seigneurs confiés à mes soins, le recueil que je donne aujourd'hui au public. Il renferme une grande partie des plus belles pensées des auteurs les plus célèbres, tels que Fontenelle, Montesquieu, d'Alembert, Fénelon, la Bruyère, Bouhours, la Rochefoucault, le P. André, Mallebranche, Caraccioli, Ramfai,
Gé-

doin, Coyer, du Bos, Masillon Thomas, Gratian, le Philosophe bienfaisant, le Spectateur anglois, le Theophraste moderne &c. &c. Lorsque j'avois expliqué à mes disciples, un auteur françois, je tâchois après l'explication, de réduire en questions les pensées qui les avoient frappé davantage, & que je croyois les plus propres à leur former le coeur ou l'esprit, & le lendemain je leur faisois écrire ces mêmes questions pour être apprises par coeur.

Au reste je n'ay fait en cela que suivre l'avis de Mr. L'Abbé Pluche, qui dans un excellent ouvrage, qu'il a intitulé *la mécanique des langues*, conseille aux professeurs de mettre ainsi en questions, ce qu'ils trouvent de
mi-

mieux dans les auteurs, & il prétend avec raison, que c'est là un des meilleurs moyens, qu'on puisse employer, pour que les enfans n'oublient point ce qu'on leur a expliqué ou ce qu'on leur a fait lire: je pourrois encore citer en faveur de ce petit ouvrage un auteur célèbre, qui dans ses mélanges de littérature & de Philosophie voudroit qu'on fît pour les jeunes gens un Catéchisme de morale. Si celui-ci ne répond pas à ses vuës, je me flatte du moins qu'il pourra être de quelque utilité, en attendant qu'on en fasse un meilleur.

On remarquera que les questions sont disposées sans ordre, & que celle par ex: qui en précède une autre, n'a le plus souvent aucune connexion avec elle, ni
cel-

celle-ci avec la suivante: il n'auroit pas été impossible de réduire ces questions à certains articles, mais je n'ay point cru cela nécessaire; je crois au contraire, que la variété qui regne dans cette espèce de Catéchisme, ne se rendra que plus agréable: d'ailleurs chaque professeur pourra omettre les questions, qui lui paroîtront moins nécessaires, & n'assigner à ses disciples, que celles qui seront plus de son gout, ou qu'il jugera plus utiles. Il en est des pensées d'un auteur, à peu près comme des fleurs d'un jardin: les fleurs ne plaisent point toutes également, mais leur variété charme toujours la vue: chacun cueille celles, à qui il donne la préférence, & sort du jardin satisfait.

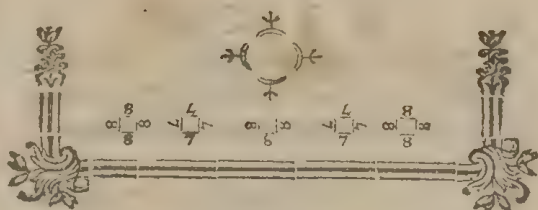
Il

Il y a quelques questions, qui sont un peu longues: il seroit difficile à un enfant d'en apprendre une toute entière, mais on peut aisément les partager en deux ou trois leçons. D'ailleurs on ne doit jamais exiger d'un enfant, qu'il apprenne beaucoup par coeur, car cet apprendre par coeur est ordinairement, ce qui dégoûte davantage les jeunes gens de l'étude: l'essentiel & la principale chose, qu'on doive exiger d'eux, c'est qu'ils sachent bien le peu, qui leur a été assigné, qu'ils le prononcent correctement & avec un bon accent & qu'ils expliquent tout de suite en Polonois, ce qu'ils viennent de réciter en François. On doit aussi avoir soin que le samedi par ex: ils répètent, ce qu'ils ont

ap.

appris pendant toute la semaine.
Un Professeur de langue Fran-
çoise, qui voudra suivre cette
méthode, ne sera pas longtems
à s'apercevoir de l'utilité de ce
petit ouvrage.





CATECHISME

*CRITIQUE, MORAL,
& POLITIQUE.*

1. D. Comment peut-on convaincre les hommes de leurs sottises?

Ry. La chose est très aisée, il n'y a qu'à faire en leur présence, ce qu'ils viennent de faire eux mêmes: cela leur paroît alors si ridicule, qu'on les voit aussitôt crever de rire.

2. D. Qu'est ce qui caractérise plus particulièrement les hommes?

A

Ry.

R. Ce sont les sottises. Partout où il y a des hommes, il y a des sottises, & toujours les mêmes sottises.

3. D. A qui ressemblent les hommes qui sont toujours les mêmes sottises?

R. Aux oiseaux qui se laissent prendre aux mêmes filets, où l'on a déjà pris cent mille Oiseaux de leur espèce; les enfans ne profitent point des sottises de leurs pères, comme les oiseaux, ils tombent toujours dans les mêmes filets.

4. D. Quelle chicane les hommes s'avisent-ils de faire à la mort?

R. Elle est plaisante: comme ils ne peuvent se dérober à la mort, ils cherchent à lui dérober leurs noms, c'est à dire, deux ou trois syllabes qui leur appartiennent.

5. D. Pourquoi est ce que les mêmes objets sont si differens d'homme à homme?

R.



Ry. C'est que les hommes ont dans leur imagination des lunettes, au travers desquelles ils voyent toutes choses, & que chaque homme a une lunette, qui diffère de celle de son voisin.

6. D. Ya-t-il plus de diversité entre les esprits, qu'entre les visages?

Ry. Je ne le pense pas, car les visages à force de se regarder ne prennent point de ressemblance, au lieu que les esprits en prennent par le commerce qu'ils ont ensemble.

7. D. Que répondent certains Philosophes, lors qu'on leur demande, à quoi sert le nombre prodigieux des étoiles fixes?

Ry. Ils disent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue, semblables à un certain fou Athenien qui s'étoit mis dans la tête que tous les vaisseaux qui abordoient au port de Pirrée, lui appartenoient. Aij 8.

8. D. Pourquoi quelques Philosophes dans leurs sistèmes placent-ils la terre au centre du monde?

Ry. C'est que le centre du monde est pour une planète, la place la plus honorable. Ce n'est pas seulement entre eux, que les hommes se disputent le pas, ils le disputent même aux planètes.

9. D. Pour quoi y a-t-il beaucoup d'Astronomes, de Physiciens, & point de Philosophes.

Ry. Parce que plusieurs pensent aux Astres, à la nature, & que personne ne veut penser à soi.

10. D. Que faut-il faire pour être Philosophe?

Ry. Il faut vaincre ses passions, & ne pas se contenter de les définir, comme font la plupart de ceux, qui usurpent le nom de Philosophes.

11. D. Les Philosophes sont ils bons à quelque chose?

Ry.

R. Je n'ose pas décider la question; ce que je puis néanmoins assurer, c'est qu'avec toute leur Philosophie, ils n'ont encore pu rendre les hommes meilleurs.

12. D. Comment peut-on dire la vérité sans déplaire?

R. Le moyen de ne pas déplaire en disant la vérité, c'est de ne pas la dire toute crüe, mais de l'envelopper dans des fables; l'esprit humain & le faux sympathisent extrêmement. le vrai pour être agréablement reçu a besoin d'emprunter la figure du faux.

13. D. Pourquoi les hommes remplissent-ils leurs devoirs, plutôt par l'amour de la gloire, que par celui de la vertu?

R. Je n'en fais rien. Tout ce qu'il y a à dire, c'est que ce qu'on ne peut obtenir de leur raison, on l'obtient du moins de leur folie.

14. D. Pourquoi les jugemens des hommes sont-ils ordinairement faux?

Ry. C'est que pour bien juger, ils sont toujours dans un mauvais point de vuë, s'ils veulent juger d'eux mêmes, ils en sont trop près, & s'ils veulent juger des autres, ils en sont trop loin.

15. D. Comment montre-t-on son peu d'esprit?

Ry. C'est en trouvant des réponses à ce qui n'en a point.

16. D. Les passions sont elles nécessaires dans le monde?

Ry. Vous savez, que les pilotes craignent au dernier point les mers pacifiques, ou l'on ne peut naviger, & qu'ils veulent du vent au hazard d'avoir des tempêtes. De même les passions chez les hommes sont des vents nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoique souvent elles causent bien des orages.

17. D. Pourquoi la patience est elle la vertu à laquelle la Philosophie ait aspiré davantage?

Ry. C'est qu'il n'y en a aucune qui soit plus nécessaire à la malheureuse condition des hommes, & qui leur soit plus glorieuse lors qu'ils l'ont acquise.

18. D. Quelle ressemblance trouvez vous entre un Philosophe & un courtisan?

Ry. Je n'en trouve point; au contraire l'un de ces deux caractères est ordinairement composé de tout ce qui manque à l'autre.

19. D. Qu'est ce que la cour?

Ry. C'est un édifice bâti de marbre, c'est à dire, qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

20. D. Que pouvons nous exiger d'un ami qui est entré en faveur, & qui a fait fortune?

Ry.

R. Nous devons être fort contents, s' il daigne encore être un homme de notre connoissance.

21. D. Que pensez vous, des savants de nos jours & de ceux d' autrefois?

R. Je pense, qu' un savant de ce siecle-ci, contient dix fois un savant du siecle d' Auguste, mais aussi il y a dix fois plus de commodités, pour devenir savant.

22. D. Quel est le plus heureux des hommes?

R. C' est celui qui désire peu, & qui sçait jouir de ce qu' il a.

23. D. Pourquoi les méchans vivent-ils ordinairement dans la gloire, & les bons dans l' oubli?

R. Il n' y a rien en cela qui doive étonner; l' écume des mers s' élève sur leurs surfaces, & les perles restent au fond.

24. D. A quoi sert l' esprit lors qu' il n' est pas régi par la raison?

R. Bien loin d' être alors utile à quel-

quelque chose, il est très pernicieux. C'est un vaisseau sans gouvernail, qui se confiant à lui seul, & voguant au gré des vents & de l'orage, échouë toujours misérablement sur une mer pleine d'écueils.

25. D. Quelles sont les sciences, qui nous offrent le plus sensiblement, deux grands caractères du Créateur?

R. Ce sont l'Astronomie & l'Anatomie. l'Astronomie nous montre l'immensité de Dieu par les distances, la grandeur & le nombre des corps célestes. l'Anatomie nous montre son intelligence infinie par la structure des animaux.

26. D. Est ce avec raison, que nous appellons biens, les biens de la fortune?

R. C'est improprement: car il n'y a de vrai bien, que ce qui est conforme à la justice, à l'honneur
et-

netteté & à la vertu: c' est là le sentiment de Ciceron lui même qui dit; *quod rectum & honestum & cum virtute est, id solum opinor bonum.*

27. D. Quelle difference mettez vous entre les maladies du corps & celles de l'ame?

R. Il y a cette difference, que les maladies du corps peuvent arriver, sans qu' il y ait de notre faute, au lieu que nous sommes toujours coupables des autres: car les passions, qui sont les maladies de l'ame, ne viennent que de notre révolte contre la raison.

28. D. Quels sont pour l'homme les événemens les plus considerables?

R. Il n' y en a que trois: naître, vivre, & mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, & il oublie de vivre.

23. D. Ou est la Patrie du Philosophe.

sophe, & ou est celle du Chrétien?

R. La Patrie du Philosophe est partout ou il peut servir les hommes, & celle du Chrétien partout ou il peut servir Dieu.

30. D. La morale n'a-t-elle pas comme les autres sciences sa chimère?

R. Oui sans doute: Car comme la chymie a sa pierre Philosophale, la Géométrie sa quadrature du cercle, & la Méchanique son mouvement perpetuel; de même la morale a aussi sa chimère, & sa pierre Philosophale, c'est le desintereffement & la parfaite amitié.

31. D. Quelle est la mode qui ne viendra jamais?

R. C'est celle d'être vertueux, sincère & désintereffé.

32. D. A qui ressemblent les impies qu'on appelle matérialistes?

R.

R. Aux joueurs de gobelets. dont tout l'art consiste à occuper les sens pour séduire la raison; séducteurs sans être séduits, le matérialiste & le joueur de gobelets se divertissent, de la simplicité de leurs stupides admirateurs.

33. D. L'esprit géométrique ne sert-il qu'à la géométrie?

R. Ce seroit une erreur de le croire : un ouvrage de morale, de politique, de critique, & même d'éloquence, en est plus beau toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de Géomètre.

34. D. Pour avoir l'esprit Géométrique faut-il être absolument Géomètre?

R. Non: car cet esprit Géométrique, qui consiste dans l'ordre, la netteté, la précision & l'exactitude, se communique maintenant de proche en proche, à ce-

ceux même qui ne connoissent pas la Géométrie.

35. D. Quelles sont les personnes à qui l'on pardonneroit, si elles venoient à nier l'existence de Dieu?

R. Ce sont les personnes sobres, chastes, moderées & équitables. Si de telles personnes nioient l'existence de Dieu, elles parleroient sans intérêt, mais c'est là un phénomène que nous ne verrons jamais.

36. D. D'où vient l'étrange disproportion qui se trouve entre les hommes?

R. Elle vient du plus ou du moins de pieces de monnoye.

37. D. Lors qu'on manque de mérite ne peut-on pas y suppléer?

R. On peut y suppléer par l'argent: L'argent tient lieu de mérite dans l'esprit des hommes corrompus: Car comme dit Horace. *Tantum, quantum habes, sis.*

38. D. Puisqu'on met tout en dictionnaire, pour quoin'y met-on pas aussi nos folies ?

R. C'est qu'il faudroit des *infolio*, & que maintenant, on ne lit plus les gros livres, on ne lit que des brochures.

39. D. D'ou vient que les hommes les plus pervers, rendent hommage à la vertu ?

R. C'est que la vertu n'est autre chose, que la saine raison qui agit: or les hommes ne peuvent pas plus méconnoître la droite raison, quand elle agit, que quand elle pense, ou que quand elle parle.

40. D. Pourquoi est ce qu'un homme, qui gagne de grands biens après la mort d'un Parent, prend un habit noir ?

R. C'est pour faire accroire, qu'il regrette son parent, mais dans le fond, c'est souvent une pure
for-

formalité, une cérémonie qui lui est à charge.

41. D. qu' est ce que le désintéressement & la véritable amitié?

R. - Ce sont de vieux mots tout à fait gothiques, qui ne se trouvent que dans les romans: Si ce sont des vertus, elles ne sont connues qu' au Canada.

42. D. Comment pourroit-on rendre l' Europe semblable à l' Amérique?

R. En lui otant ses formalités.

43. D. Ne peut-on pas prolonger la vie des grands hommes?

R. Oui, on le peut, en continuant dignement leurs belles entreprises.

44. D. Comment peut on désarmer la médifance & la Satyre?

R. C' est en les négligeant: elles ressemblent à ces étincelles, qui s' élancent d' un grand feu, & s' éteignent aussitôt qu' on ne souffle pas dessus.

45. D. Peut-on combattre Descartes & Newton sans leur manquer de respect?

R. On le peut, pourvu que l'on reconnoisse, que ce sont eux mêmes, qui nous ont mis en état de les combattre.

46. D. Quelle fut la belle réponse d'Epaminondas à Diomedon de Cysique, qui vouloit le corrompre par argent?

R. Il n'est pas besoin d'argent, lui répondit il: Si ce que vous avez à me proposer, est avantageux à mes concitoyens, je le ferai gratuitement: mais s'il est contre leurs intérêts, votre Roy n'a pas assez d'or, ni d'argent pour me le faire faire: car pour toutes les richesses du monde, je ne manquerois pas à ma patrie.

47. D. Quelle fut la réponse de Tibère à un gouverneur d'Égypte, qui pour lui faire sa cour, a-

vo-

voit augmenté l'imposition annuelle, que payoit la Province?

R. Tibère, qui dans les premières années de son regne pensoit, ou du moins parloit bien, lui répondit, que son intention étoit, *qu' on tondît ses brebis, & non pas qu'on les écorchât*: paroles dignes d' un grand Empereur, & qui meritent d' être bien méditées par tous ceux, à qui la fortune a donné des sujets.

48. D. Comment faudroit-il compter la durée de la vie?

R. Il faudroit la compter, non par le nombre des années, mais par le bon usage qu' on en a fait. Souvent tel meurt à cent ans, qui n'a pas commencé à vivre.

49. D. Quel est le plus mauvais de tous les personnages?

R. C' est celui d' être vieux & de n' avoir ni jugement, ni expérience.

50. D. Quand est ce qu' on peut
B bien

bien connoître le caractère
d'un homme?

R. C'est dans les disgraces: on
voit alors, ou toute sa grandeur,
ou toute sa foiblesse.

51. D. Quelle est l'avarice, qui est
permise?

R. C'est celle du tems: on ne scau-
roit être trop avare sur ce point;
mais par malheur nous sommes
prodigues dans la seule chose,
où l'avarice seroit une vertu.

52. D. De tous les siècles quel a
été le plus déréglé?

R. C'est le nôtre: le crime mainte-
nant n'inspire plus d'horreur,
la crainte de la Divinité ne re-
tient plus les mains Sacriléges
de l'impiété, il ne reste plus qu'
à renverser les temples & les
autels; enfin on peut bien ap-
pliquer à notre Siècle, ce que
disoit du sien un Poète Latin.

Quid nos dura refugimus

Æ-



Ætas? quid intactum nefasti

Liquimus? unde manus juventus

Metu deorum continuat? quibus

Pepercit aris?

53. D. Que faudroit-il avoir pour faire un bon usage de la vie?

R. Il faudroit avoir dans la jeunesse l'expérience de l'âge avancé, & dans la vieillesse la vigueur des premières années.

54. D. En quoi paroît un grand effet de la Providence?

R. Un de ses plus grands effets, c'est que chaque nation, quelque misérable qu'elle soit, s' imagine, que le bonheur ne peut se trouver ailleurs, que chez elle.

55. D. Pourquoi est ce qu' un homme en place perd ses amis en perdant son poste?

R. C'est que ce n'étoit pas lui, mais sa place, qui avoit des amis.

56. D. Qu' est ce que la fortune?

R. C'est une montagne haute &

escarpée, où l'on ne monte, que difficilement & par degrés, quoiqu' un pas fustise pour en descendre.

57. D. qu' avés-vous à remarquer sur la justice?

R. C' est que, quoiqu' elle ne se vende pas, elle coute cependant beaucoup, & qu' il faut être bien riche pour l'obtenir.

58. D. La mort est-elle aussi redoutable, qu' on se la représente ordinairement?

R. Non sans doute: eh! pourquoi redouter la mort, puisqu' elle est un azyle assuré contre les peines & les misères de ce monde? un pilote sûr de rentrer dans le port, ne redoute point les tempêtes.

59. D. Quelle difference y a-t-il entre un homme d'esprit, & un homme de génie?

R. L' homme d'esprit ne raisonne que d'après ce qu' il a appris, &
l'hom-

l'homme de génie raisonne d'après lui même.

60. D. A quoi sert la modestie?

R. Elle est utile à tout le monde; à l'homme qui a du mérite, & à celui qui en manque: dans l'un elle le prouve, dans l'autre elle en cache le défaut.

61. D. Que pensés vous d' un homme qui veut tout apprendre?

R. Je pense qu' en voulant tout sçavoir, à la fin il ne sçaura rien: une foule de connoissances entassées, ne font non plus un Scavant, qu' un tas de pierres rassemblées au hazard ne font un bel édifice.

62 D. Comment un homme peut-il se convaincre de son inutilité?

R. Il n'a pour cela qu' à considérer, qu' en mourant il laisse un monde, qui ne se sent pas de sa perte, & où il se trouve une infinité de gens pour le remplacer

63. D. Quel est le bonheur des enfans?

R. C'est de n'avoir ni passé, ni avenir, & ce qui ne nous arrive guères, c'est de jouir du present.

64. D. Combien y a-t-il de sortes de mondes?

R. Il y en a deux, l'un d'où l'on doit bientôt sortir pour n'y plus rentrer, l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en plus sortir. La faveur, la réputation, les grands biens servent pour le premier monde, le mépris de toutes ces choses sert pour le second: il s'agit de choisir.

65. D. Qu'est ce que le monde?

R. C'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage: c'est un lieu, où l'esperance rend tous les hommes malheureux, où tout ce qui
plaît,

plait, ne plait jamais longtems,
& où l'ennuy est presque la des-
tinée la plus douce, & la plus
supportable, qu'on puisse y at-
tendre.

66. D. Que pensoient les anciens
Romains de la danse?

R. Ils en avoient une étrange idée,
jusqu'à dire, que pour en faire
usage, il falloit être ivre, ou
avoir perdu la raison: *nemo sal-
tat sere sobrius, nisi forte insanit.*

67. D. Qu' est ce qui coute le plus
à l'homme?

R. C'est la réconciliation avec ses
ennemis. Un signe de mort cer-
tain dans un homme malade,
c' est la réconciliation.

68. D. Quelle est l' illusion des a-
vares?

R. C' est de prendre l' or & l' ar-
gent pour des biens, au lieu que
ce ne sont, que des moyens pour
en avoir.

69. D. Qui sont ceux, qui méritent
le titre de bons? R.

R. Ce sont ceux, qui ont la force,
& la hardiesse d'être méchans.
Pour être bon, il faut scavoir
ne l'être pas toujours.

70. D. En quoi consiste la véritable éloquence, & que doit-elle se proposer?

R. Elle consiste à dire tout ce qu'il faut, & à ne dire que ce qu'il faut: son but doit être d'armer la vertu contre le vice, la vérité contre le mensonge & la raison contre les préjugés?

71. D. A quoi sert la pompe des enterremens?

R. Elle sert toujours beaucoup à la vanité des vivans, & fort peu à l'honneur des morts.

72. D. Comment peut-on confondre ses envieux?

R. Il faut pour cela, suivre le conseil qui dit: fais bien, tu auras des envieux, fais encore mieux, & tu les confondras.

73. D. Quel est le défaut le plus ordinaire à l'homme?

R.

R. C'est de n'être jamais content de sa fortune, & de l'être toujours de son esprit.

74. D. N'y a-t-il rien à remarquer sur les ignorans & les opiniâtres?

R. Ce qu'il y a à remarquer, c'est que tous les ignorans sont opiniâtres, & que presque tous les opiniâtres sont des ignorans.

75. D. En quoi consiste la sagesse de l'homme?

R. Sa plus grande sagesse consiste à bien connoître toutes ses folies.

76. D. Que faut-il faire dans la bonne fortune?

R. Il faut se préparer à la mauvaise: c'est ainsi qu'en été on fait ses provisions pour l'hyver.

77. D. Quelle est la source ordinaire des crimes?

R. C'est la pauvreté & le défaut d'esprit, la pauvreté en est la mé-

mère, & le défaut d'esprit en est le père.

78. Quelle difference, y a-t-il ordinairement entre les actions d'un homme sage, & celles d'un fou?

R. L'un & l'autre font souvent la même chose; la seule difference qu'il y ait alors, c'est que, ce que l'un fait à tems, l'autre le fait à contre tems.

79. D. Par où les grands peuvent ils se distinguer des autres hommes?

R. Le bel endroit par où les grands se distinguent du commun des hommes, & ce qui fait leur principal avantage, c'est le pouvoir qu'ils ont de faire du bien aux autres.

80. D. Que doit faire un homme, qui se sent de l'émotion?

R. Il doit imiter ce sage Spartiate, qui disoit à un de ses esclaves: je te battrois bien, si je n'étois pas

pas en colére; c'est à dire qu'il ne doit jamais agir durant la passion, parceque la passion bannit la raison.

81. D. Quel est le prémier de tous les biens?

R. C'est la vertu: tout n'est rien sans elle, & elle seule est tout. Les autres biens sont de faux biens, elle seule en est un véritable.

82. D. Où paroît avec plus d'éclat la generosité?

R. C'est dans les occasions qu'on a de se venger, c'est, lorsqu'au plaisir de la vengeance, on préfère la gloire de pardonner.

83. D. Qu'est ce que la flatterie?

R. C'est une fausse monnoye, à qui la vanité a donné cours, & dont on paye les fots.

84. D. Quel est le vrai caractère du chrétien?

R. C'est pour le dire en peu de mots, d'être sévère pour soi-même.

même, & d'être indulgent envers les autres.

85. A quoi ressemble l'ame du paresseux?

R. A une terre qu' on ne cultive pas, & qui par conséquent ne produit, que des ronces & des chardons.

86. D. Les hommes, s'ils vouloient, ne pourroient-ils pas retirer quelque avantage de leurs propres défauts?

R. Oui sans doute: des défauts que la prudence rassemble & tempère, peuvent entrer dans la composition des vertus, aussi bien que les poisons entrent dans la composition des remèdes.

87. D. Quel est le meilleur de tous les conseils?

R. C' est l'expérience, mais par malheur ce conseil vient toujours trop tard.

88. D. Comment pourroit-on dé-
fi-

finir l'esperance & la réconnoissance?

Ry. On pourroit dire de l'esperance qu'elle est la mère du souvenir, & de la réconnoissance, qu'elle est la mère de l'oubli.

89. D. Qu'est ce qu'on oublie plus aisément, & quelle est la chose, dont on se souvient mieux?

Ry. Ce qu'on oublie plus aisément, c'est un bienfait nouveau, & ce dont on se souvient mieux, c'est une ancienne offense.

90. D. A quoi peut-on reconnoître un mérite extraordinaire?

Ry. C'est lorsque ceux qui lui portent le plus d'envie, sont contraints de le louer.

91. D. A quoi ressemble la science de la conr?

Ry. A la chirurgie, qui ne se perfectionne, que par les malheurs d'autrui.

92. D. Pourquoi la plupart des hommes sont ils miserables?

Ry.

Ry. La raison de cela est bien naturelle , c' est que la plupart sont fous, & que les fous sont toujours misérables, parce qu' ils ne sont jamais contents.

93. D. Quels sont les hommes les plus incommodes ?

Ry. Ce sont les fots, mais surtout les fots qui se piquent d' avoir de l' esprit.

94. D. Comment peut-on dire impunément des injures à quelqu'un ?

Ry. C' est, en le louant des vertus qu' il n' a pas.

95. D. Quelles sont les véritables vertus ?

Ry. Ce sont celles , qui ne sont point connues. Les autres sont toujours suspectes, parce- que la vanité les rend faciles à pratiquer.

96. D. D' où vient le grand attachement, que certaines personnes ont pour les livres ?

Ry.

R. Cet attachement vient de ce qu'elles aiment les livres, comme des meubles, bien plus pour embellir leur cabinet, que pour enrichir leur esprit.

97. D. Quelle est la fausse dévotion?

R. C'est celle qui n'est point fondée sur l'humilité chrétienne, & sur l'amour du prochain.

98. D. Quelle est l'illusion des nobles?

R. C'est de croire, que la noblesse soit en eux un caractère naturel, tandis qu'ils ne la doivent qu'à la vertu de leurs ancêtres.

99. D. De quel genre de musique entendoient parler les anciens, lorsqu'ils en recommandoient si fort l'étude?

R. Quintilien le fait assés comprendre: lorsque j'approuve la musique, dit-il, je n'entends point parler de celle, dont retentissent aujourd'hui nos thé-

at-

atres, qui par les airs efféminés, & les sons languissans, porte la mollesse, & l'impureté dans l'ame, c'est elle qui a achevé d'éteindre en nous ce qui nous restoit de force & de vertu: elle doit être en horreur à tout ce qu'il y a de personnes bien nées; mais je parle de cette musique grâve & simple, qui introduit dans le coeur une espèce d'harmonie, qui porte à tout ce qu'il y a d'honnête, & excite ou appaise les passions, selon le besoin & la raison.

100. D. Qu' y a-t-il à remarquer sur les esprits vifs & sur les esprits tardifs ?

R. Ce qu'il y a à remarquer, c'est que les esprits tardifs volent plus tard, mais plus haut, que les esprits vifs; ceux-ci se lassent bientôt, au lieu qu'on peut dire des esprits tardifs, ce qu'on dit du boeuf qui a beaucoup
che-

cheminé: *Bos lassus firmitus figit pedem.*

101. D. A qui ressemblent les esprits superficiels?

R. Ils ressemblent aux grands édifices, qui restent à achever faute de fond: on voit d'abord une belle façade, & les dehors d'un palais magnifique, mais avancés, le dedans n'est qu'une cabane.

102. D. Quels sont les hommes les plus difficiles à accorder?

R. Ce sont à mon avis deux hommes, dont l'un veut recevoir, & l'autre ne veut absolument rien donner.

103 D. Quelles sont les choses les plus opposées entre elles?

R. Ce sont des airs de grandeur, le gout de la pompe & de la magnificence, & de petits revenus.

104. D. A quoi ressemblent les grands hommes?

C

R.

R. Ils ressemblent à ces tableaux, qui vus de près, ne montrent que des traits grossiers, mais qui excitent l'admiration, lorsqu' on vient à les regarder de loin: ils ressemblent encore au soleil, dont on se plaint en été, & qu' on loüe en hyver; c'est à dire, qu' on les hait durant leur vie, & qu' on en reconnoit le prix après leur mort.

105. D. Que doit-on penser des spectacles?

R. Qu' il n' y-a rien au monde de si dangereux pour la jeunesse, & où l' on tende des pièges plus sûrs à l' innocence. Sans emprunter ici le langage de l' évangile & des pères de l' église, qui condamnent ouvertement les spectacles, il suffit de dire, que le Comte de Buffy Rabutin, ce courtisan aussi célèbre par la beauté de son esprit,

prit, que fameux par ses disgraces, conjura ses enfans étant au lit de la mort, de fuir les spectacles, comme un endroit contagieux, où il avoit perdu son innocence.

106. D. Que répondit un habile simphoniste à Philippe Roi de Macédoine, qui disputoit avec lui de la beauté d'un air?

R. Grand Roi, lui répondit le simphoniste, ce seroit bien dommage, que vous eussies été aïsés malheureux, pour sçavoir cela mieux que moi: sage réponse, qui doit servir de leçon aux grands trop amateurs de la musique.

107. D. Que pensés-vous du jeu & de la musique?

R. Il est certain d'abord, que nous ne sommes nés ni pour jouer, ni pour entendre chanter. Le jeu cependant & la musique n'auroient rien de condamna-

ble si on ne s'en servoit, que comme d'un délaînement après le travail & l'étude, mais malheureusement ils sont devenus maintenant le travail & l'étude même.

108. D. Qu'est-ce qu'un chasseur passionné?

R. C'est un homme qui perd son tems le plus précieux à la poursuite d'un lièvre, & qui ne datte ses jours, que par les pièces de gibier qu'il a tué.

109. Qu'est-ce qu'un petit maitre?

R. C'est un jeune impertinent, qui met toute son habileté à faire de sa tête une girouette, de tout son corps un pantin, de son langage un jargon prétieusement ridicule: il a des mouvemens réglés, des contorsions de cérémonie: c'est un vrai pantomime.

110. D. Quel est le grand Principe, dont un jeune homme devroit être bien convaincu? R.

R. C'est de ne jamais rien faire, dont il puisse se repentir. Tous les jours on voit des personnes à la mort, qui crient à haute voix; je me repens d'avoir vécu en libertin, d'avoir perdu le tems de ma jeunesse: mais jamais on n'en a entendu dire: je me repens d'avoir pratiqué la vertu, d'avoir consacré mes premières années à l'étude, & à la sagesse.

III. D. A quoi aboutissent les voyages de la plupart des jeunes seigneurs?

R. A faire de grandes dépenses en pays étrangers, & à retourner ensuite dans leur patrie, sans avoir vu autre chose que des maisons & des clochers.

III. D. Quel fut le bel exemple de générosité, que donna Feu Mgr le Duc de Berry?

R. Il gratifia de trente louis, qu'on lui avoit donné pour ses

menus plaisirs un pauvre soldat, en disant; j'aime mieux me priver de jouer, que de manquer à soulager un malheureux, qui expose sa vie pour le bien public.

113. D. Quand est ce qu' on doit veiller avec plus d' attention sur soi même?

R. C' est lorsqu' on est chagrin, ou en colère. Le dépit fait souvent dire alors bien des sottises, & faire bien des choses, dont on a lieu de se repentir ensuite.

114. D. Comment l'ennuy est-il entré dans le monde?

R. C' est par la paresse: un homme qui aime le travail, ne s'ennuye jamais.

115. D. Qu' est ce que l' esprit chagrin?

R. C' est de tous les génies le plus mauvais; il n' est d' accord ni avec soi, ni avec les autres, il
lo.

loüe, & contredit en même tems; il blâme & estime la même chose. En un mot il approche fort du caractère misantrophe, & le caractère misantrophe est le plus haïssable de tous les caractères.

116. D. Que penser de ceux, qui parlent toujours en superlatifs?

R. On doit penser, que ce sont des gens de mauvais gout, & ce qui est pire encore, de peu d'entendement, qui par leurs exagérations blessent toujours ou la vérité, ou la prudence.

117. D. Qu' est ce qui élève plus l'hoïne au dessus de lui même?

R. C' est la generosité: elle le rend en quelque sorte semblable à Dieu, dont le propre est de faire du bien à tout le monde, de pardonner les offenses, & d'avoir compassion des malheureux.

118. D. Quel est le dernier degré
de

de la perfection de l'esprit humain ?

R_y. C'est de bien connoître sa foiblesse, sa vanité, & sa misère: moins on a d'esprit, plus on s'éloigne de cette connoissance.

119. D. Où devons nous chercher le plaisir solide & durable ?

R_y. Dans notre innocence: il est naturel d'aimer le plaisir, mais il faut que la raison, & la religion modèrent & corrigent la nature. Les plaisirs changent de nom, des qu'ils cessent d'être innocens.

120 D. Qu'est ce que l'esprit de politesse ?

R_y. C'est une certaine attention, qui fait, que par nos paroles, & par nos manieres, les autres sont contents de nous, & contents d'eux mêmes.

121 D. Que doit faire un homme, à qui on reproche une faute, qu'il n'a pas faite ?

R_y.

R. Il doit prouver par son air tranquille, & la sérénité de son vilage, qu' il est innocent; & il ne doit non plus s'affliger, que si on lui disoit, qu' il est malade, quand il se porte bien.

122. D. Pourquoi s' offense-t-on si aisément d' une réprimande?

R. C'est que, la réprimande blesse notre orgueil, & que l'orgueil est la passion, qu'on aime le moins à combattre, & qu'on surmonte plus difficilement.

123. D. Que doit-on répondre à ceux, qui nous excitent à quelque chose de contraire à nôtre conscience & à nôtre devoir?

R. Il faut sans raisonner davantage, leur répondre avec le vertueux Joseph; ce que vous me proposez est contre la loi de Dieu. *Dieu le défend*, voila la plus forte, & la dernière de toutes les raisons.

124. D. Qu'y a-t-il de plus propre
à re-

à rendre agréable la société humaine?

R. C'est précisément, ce qui manque à presque toutes les sociétés; c'est à dire, se voir avec affection, se parler avec sincérité, se servir avec zèle: au lieu de tout cela, ce ne sont que visites incommodes, que discours mystérieux, que services intéressés.

125 D. Comment se cultive le plaisir de la société entre les amis?

R. Par une ressemblance de gout, sur ce qui regarde les moeurs, & par quelque différence d'opinion sur les sciences; par là on s'affermit dans ses bons sentimens, ou l'on s'instruit par la dispute.

126. D. Quel est le malheureux, doublement malheureux?

R. C'est un stupide; car il a son malheur, & ensuite point de ressource.

127. D. Quel est le tems, qu' on doit compter pour perdu?

R. Tout celui, qu' on employe à faire autre chose, que son devoir.

128. D. Quel est le reproche le plus honorable, qu' on puisse faire à un homme?

R. C' est de lui dire, qu' il n' est pas bon courtisan; jl n' y a sorte de vertus, qu' on ne rassemble en lui par un semblable reproche.

129 D. Qu' appelle-t-on aujourd'hui simplicité?

R. Ce qu' on apelloit autrefois sincérité, vertu, on l' appelle aujourd'hui simplicité.

130. D. Quelle est la meilleure leçon, qu' on puisse donner aux courtisans?

R. C' est celle, que donnoit autrefois Parmenion à son fils Philotas: mon fils, lui disoit il, *fais toi petit.*

131. D. Quelle est la source de presque toutes les maladies?

R. C'est la bonne chère ou l'oisiveté: voules-vous être bien portant, occupés vous; faites de l'exercice; mangés peu, & moderés vos passions: Sans cela point de santé, pas même de vrais plaisirs.

132. D. Pourquoi jouit-on si rarement du repos?

R. C'est qu' on fait dépendre son bonheur de trop de choses: on ne se contente ni d' une réputation médiocre, ni d' une fortune modérée, & il n' y a cependant, que cette voye, qui conduise à la félicité.

133. D. Quel est l'effet de la bonne conscience?

R. C'est de conserver au dedans de nous un calme constant, une sérénité inalterable, c'est de nous dédommager avec usure de toutes les calamités, & de toutes les afflictions, qui nous peuvent venir du dehors. En

un mot: la bonne conscience est à l'ame, ce que la santé est au corps.

134. D. Ne faut il pas combattre ceux, qui débitent encere dans les écoles, le jargon scholastique?

R. Oui sans doute: le bien des sciences exige, qu'on les combatte avec force eux, & leur verbiage: mais il me semble cependant, qu' on devroit se faire un petit scrupule de les tourner en ridicule, comme font certaines personnes: car après tout ces bonnes gens, ne sont-ils pas même trop punis d'y ajouter foi, comme ils osent le faire.

135. D. Pourquoi Dieu a-t-il choisi pour ses élus l'état de peines, & d'afflictions, plutôt que tout autre?

R. On trouve dans un Ancien, une assez bonne raison de cette

te conduite de Dieu envers ses élus: Dieu, dit-il, veut posséder le coeur tout entier; or la prospérité, & un état de vie tranquille, ont coutume de le partager.

136. D. Que devons nous à nos amis?

R. Nous devons toujours avoir pour eux trois choses couvertes: la main, le visage, & le coeur.

137. D. Quelle est la meilleure de toutes les écoles?

R. C'est le commerce des honnêtes gens, qui ont de l'érudition & de la politesse: c'est là, qu'on apprend sans livres, sans maitres, sans chagrin, & sans peine des choses, qu'on n'apprendroit dans les livres, qu'avec un travail infini.

138. D. Quelle différence y a-t-il, entre l'émulation & la jalousie?

R. L'émulation est un noble mou-
ve-

vement de l' ame, la jalousie une lâche passion du coeur: l'émulation produit des désirs innocens, elle regarde la vertu pour la suivre: l'envie forme sur le mérite des autres des regrets injustes, & elle ne l'envisage que pour le détruire.

139 D. Que doit on penser des prétendus esprits forts?

R. C' est qu' on ne les appelle esprits forts, que par ironie: ce sont dans la réalité des esprits très foibles, & très bornés, puisqu' ils ne peuvent étendre leurs vuës au delà du court espace, que renferme le petit nombre de nos jours sur la terre.

140 D. Le nombre des fous est-il grand?

R. Oui, & même très grand: la sagesse est si rare, qu' on ne voit presque dans le monde que folie. Tous ceux qui paroissent

fent fous, le font, & encore la moitié de ceux, qui ne le paroissent pas.

141. D. Quelle difference y a-t-il entre un homme de fortune, & un homme de mérite?

R. L'homme de mérite se communique aisément, il est affable, populaire, accessible; Au contraire l'homme de fortune se montre rarement, il est dur, il parle en termes d'autorité, & lance des regards fiers. Nul mortel ne lui est égal, il s'estime d'une nature supérieure à celle des autres: le sort d'un tel homme est bien triste, & il ne mérite pas, qu'on lui porte envie.

142. D. Y a-t'il bien des chemins, qui conduisent à la gloire?

R. Lorsqu'on veut arriver à la véritable gloire, il n'y-a qu'un seul chemin à suivre: il faut être homme de bien.

R₂. C'est d'être fort lents à recevoir les impressions des services, qu'on leur rend, & fort prompts à sentir les moindres injures, qu'on leur fait.

144. D. Que signifie le foin, que prennent certaines gens de se parer, & d'enrichir si fort leurs habits?

R. Ce soin est le plus souvent un
aveu tacite de l'impossibilité,
où ils font de se distinguer par
leur mérite. ils font, comme
dit un homme d'esprit,

*Tels que ces feux du firmament,
Qui sans profiter, Et sans nuire,
Semblent n'être faits, que pour luire,
Et pour le nombre seulement.*

145. D. A quoi sert la bonne humeur?

R. Cette qualité assaisonne si bien
toutes les circonstances de la
D vie,

vie, qu'on n'en perd pas un seul moment, & que le tems, le plus pesant de tous les fardeaux, lorsqu'il en est un, ne nous est jamais à charge.

146 D. Un homme indiscret n'est-il pas plus à craindre, qu'un méchant naturel?

R. Oui sans doute: car un méchant naturel n'insulte, que ses ennemis & ceux, à qui il veut du mal, au lieu qu'un indiscret attaque indifféremment ses amis, & les ennemis.

147 D. A quoi peut on connoître, qu'un jeune homme se relâche sur la vertu?

R. C'est, lorsqu'il commence à préférer des gens agréables, dont la conduite est suspecte, à ceux, dont la probité est reconnue de tout le monde.

148. D. Quel est l'homme, à qui il est fort difficile d'être honnête homme?

R.

R. C'est celui, qui a peu de bien, & qui néanmoins a un désir violent de devenir riche. La vertu d'un tel homme court de grands risques, & il est bien difficile, que pour s'enrichir, il ne se relâche un peu d'une exacte droiture.

149. D. Qu'y a-t-il à remarquer sur le point d'honneur?

R. Lorsque le point d'honneur consiste à soutenir la vertu, & qu'il s'accorde avec les loix divines & humaines, on ne sçauroit trop l'encourager. Mais, lorsque les principes de l'honneur combattent ceux de la religion & de l'équité, c'est la plus funeste dépravation, où puisse tomber la nature humaine.

150 D. Comment doit se comporter un jeune homme sur l'article de la propreté?

R. Il est ridicule, qu'un jeune
D ij hom-

homme s'ajuste & se pare comme une femme; mais aussi il doit éviter d'être crasseux & mal propre. De plus la propreté doit être une vertu de tous les jours, car s'habiller aujourd'hui d'une belle manière, & être ensuite huit jours dans un négligé & sans grace, est une habitude aussi mauvaise que ridicule.

151. D. Qu'est ce que le hazard?

R. Ce que nous apellons ordinairement *hazard* dans la vie des hommes, est une sage disposition de la providence, qui conduit tout à sa fin par des ressorts, que nous ne sçaurions comprendre, & qui sont entièrement cachés aux lumières de la raison humaine.

152. D. Que faut-il faire, lorsqu'on ne peut obtenir, ce qu'on souhaite?

R. Il faut se contenter de ce que
l'on

l'on a, & faire alors par vertu,
ce qu'on seroit obligé de faire
par nécessité.

153. D. Quel est le meilleur de
tous les régimes ?

R. C'est la temperance : on peut
se l'imposer sans interrompre
ses affaires, sans dépenser son
argent, & sans perdre son
tems. Ce régime même a le
grand avantage, de pouvoir
être pratiqué par toute sorte
de personnes, en tout tems, &
en tout lieu.

154. D. Quel est le grand avanta-
ge de la vertu ?

R. C'est de pouvoir se passer d'ad-
mirateurs, de partisans, & de
protecteurs. Qu'elle soit à la
mode, ou qu'elle n'y soit pas,
elle se suffit à elle même.

155 D. Pensés vous, qu'on puisse
sans le secours de l'Astrologie,
& sans se tromper, tirer fidè-
lement l'horoscope d'une per-
sonne ?

R.

R. Oui on le peut: mais il n'est pas nécessaire pour cela de savoir le jour, l'heure & le moment de sa naissance, ni de connoître l'influence des astres, qui y présidèrent: il suffit de connoître son mérite. Si dans un sujet la vertu est jointe à l'esprit, & l'esprit soutenu par la vertu, on peut hardiment sans avoir recours à l'Astrologie, lui promettre un avenir heureux.

156. D. Ou la raillerie nuit-elle davantage à son auteur?

R. C'est à la cour: jamais on ne s'y joit impunément à son maître: toujours un bon mot lâché imprudemment y a de funestes suites. Il n'y a pas de plus grands malheurs, que de perdre la fortune ou la vie, & il n'y en a pas de moindres, qu'ait essuyé un courtisan critique.

157. D. Qu'arrive t'il à ceux, qui ne cessent d'inquiéter les gens en place, pour leur recommander leurs affaires?

R. Ils ont ordinairement le sort du mendiant, qui expose ses ulcères à la vuë de tout le monde pour exciter leur compassion; mais qui au lieu d'en obtenir l'aumône, les oblige à tourner les yeux d'un autre coté.

158. D. Comment devons nous, nous comporter sur l'article de la joye & de la bonne chère?

R. Nous devons toujours être de bonne humeur, désque nous ne souffrons aucun mal; mais la joye doit nous être accidentelle, & venir des occasions, qui se presentent d'elles mêmes. Ceux qui recherchent la joye, & à qui elle est nécessaire pour être de bonne humeur, ressembtent aux tempe-



rainens, qui ont besoin d'eau de vie pour se soutenir.

159. D. D'où vient, que sur une table servie avec toute la magnificence, qui est aujourd'hui à la mode, nous ne voyons rien, qui nous effraye?

R. C'est que nous n'avons pas des yeux assés perçans: car autrement, nous serions saisis d'une étrange frayeur, en voyant la goutte, la gravelle, l'hydropisie, & les fièvres accompagnées de cette foule de maladies, auxquelles nous sommes sujets, se tenir en embuscade entre les verres, les plats, & les assiettes.

160. D. Que penser de ceux qui nous caressent plus que de coutume?

R. Qu'ils nous ont trompé, ou qu'ils ont envie de nous tromper. Car, comme dit le proverbe italien:

Chi

*Chi ti fa careffe, più che non fuole
O t'ha ingannato, o ingannar ti vuole.*

161. D. Quel est le vice ordinaire
des faux dévots?

R. C'est l'orgueil. L'humilité est
la dernière vertu, qu'ils fon-
gent à acquérir. Bien loin que
la dévotion les rende humbles,
elle aide à les rendre présom-
ptueux.

162. D. Que remarque t'on en-
core dans les faux dévots?

R. Une envie déraisonnable d'hu-
milier les autres. Il semble,
qu'ils ayent peur, que la va-
nité ne se glisse ailleurs que
chez eux, & qu'ils auroient
même scrupule de ne pas mor-
tifier un esprit, à qui les lou-
anges pourroient donner de la
vanité. Leur scrupule sans
contredit feroit mieux fondé,
s'ils en avoient de se permet-
tre tant de liberté.

163. D. A quoi peut-on reconnoi-
tre les riches?

R.

R. On les reconnoit d'abord à leur mine , & à leur embonpoint. Le plus ou le moins de mille livres de rente, se trouve écrit sur les visages.

164. D. Quels sont les meilleurs médecins?

R. Ce sont une honnête sobriété, & un travail modéré.

165. D. Qu'arrive t'il à un homme, qui ne se contente pas d'une honnête fortune?

R. Il arrive le plus souvent, qu'il se donne bien de la peine , & bien des soins pour l'aggrandir, & c'est en effet pour la rendre moindre.

166. D. Que penser de ceux, qui ayant de bons livres entre les mains, ne profitent pas de leur lecture?

R. Je pense, qu'ils ont le gout de l'esprit aussi dépravé, que l'est celui du corps dans un malade, qui se trouve auprès d'une table

ble bien garnie, sans pouvoir manger.

167. D. A quoi sert l'ame aux fainéans?

R. Elle est dans leur corps, non pas comme un principe de vie pour l'animer, mais comme un grain de sel pour le garantir de la corruption.

168. D. Quel est le principe de toute impertinence?

R. C'est de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

169. D. Faut-il rejeter indifféremment toute sorte de louanges?

R. Non sans doute: il y auroit de la férocité à être insensibles à celles, qui nous viennent des gens de bien, qui étant sincères ne louent en nous, que ce qu'il-y-a de louable.

170. D. Qui sont ceux, qui blâment tout, & qui ne sont contents de personne?

R.

R. Ce sont ceux là mêmes, que tout le monde blâme, & dont personne n'est content.

171. D. Qu'est-ce qui prouve mieux, qu'il doit y avoir un avenir?

R. C'est l'inégalité des conditions: on ne sauroit douter d'un avenir, lorsqu'on voit d'une part cent mille familles indigentes, & de l'autre un homme, qui a cent mille livres de rente.

172. D. Pourquoi les choses du monde paroissent-elles grandes aux hommes?

R. Par la même raison, que tout paroît grand aux enfans; parcequ'ils sont petits eux mêmes.

173 D. Quelles sont les deux vertus, que les hommes admirent davantage?

R. Ce sont la bravoure, & la libéralité; parcequ'il y a deux choses qu'ils estiment beaucoup
up

& que ces vertus font négliger, la vie & l'argent.

174. D. Quel est l'avantage d'un fat?

R. C'est que, lors même qu'un chacun dit de lui, qu'il est un fat, personne n'ose le lui dire à lui même: il meurt sans le savoir, & sans que personne se soit vengé.

175. D. Comment peut-on faire voir la mésintelligence, qui regne quelque fois entre l'Esprit, & le coeur?

R. C'est en montrant des Philosophes, qui vivent mal avec tous leurs beaux préceptes, & des politiques, qui remplis de vuës & de réflexions ne savent pas se gouverner eux-mêmes.

176. D. Que doit-on faire pour ne juger mal de personne?

R. Il faut pour cela faire usage de la fameuse règle de *Descartes*,
qui

qui ne veut pas qu' on décide sur les moindres choses, avant qu' elles ne soient connues clairement, & distinctement.

177. D. Quel est l' homme vraiment sage?

R. C'est celui qui ne se laisse point gouverner, & qui ne cherche point à gouverner les autres, mais qui veut que la raison gouverne seule & toujours.

178. D. Quel est celui qui en donnant, ne donne rien?

R. C'est celui qui donne pour recevoir: un homme, qui n'oblige que dans l'esperance du retour, n'en mérite point: car la valeur d'un present. & la reconnaissance doivent se mesurer non par le don, mais par le coeur, & la generosité de celui qui le fait.

179. D. A-t-on encore besoin de masques pour se déguiser?

R. Non: dans ce siècle on réussit
mer-

merveilleusement à se déguiser sans le secours des masques. Le magistrat & l'homme de guerre réussissent également à cacher leur perfidie l'un sous sa robe, & l'autre sous sa cuirasse. L'impudence réussit à se cacher sous le plus modeste maintien. On prête aux vexations le nom de la justice; les fraudes, & les artifices prennent le nom de sagesse, & d'habileté; un étourdi se pare d'une gravité affectée; enfin le plus grand fripon joue habilement la sincérité. Le monde n'est plus qu'une comédie, dont tous les acteurs sçavent si bien se déguiser, que nul d'entre eux ne laisse voir ses traits naturels.

180. D. Dans quelle vue doit-on voyager?

R. Le but qu'on doit se proposer dans ses voyages, c'est des'ouvrir

vrir l'Esprit, d'en étendre les
vuës, de connoître la politique
& les interets des différens é-
tats, de polir ses manières, &
enfin de se débarraffer des pré-
ventions nationales, dont cha-
que peuple a sa bonne portion.

181. D. Pourquoi les vérités de
Mathématique sont-elles plus
faciles à persuader, que les vé-
rités de morale?

R. Ce n'est pas, comme on pour-
roit se l'imaginer, que les vé-
rités de Mathématique soient
de leur nature plus évidentes,
que celles de morale: celles-ci
sont aussi démontrées que les
Elémens d'Euclide; mais c'est
que nous n'avons aucun inter-
ret, qui nous empêche de voir
& de reconnoître une vérité,
qui nous apprend, que la ligne
droite est la plus courte lon-
gueur entre deux points, ou
qu'en tombant sur une autre
droi-

droite, elle fait avec elle au point de rencontre deux angles droits, ou deux angles qui valent deux droits ; Au lieu que notre coeur trouve de la répugnance à admettre des vérités, qui abattent nôtre orgueil, qui allarment nôtre inclination pour les plaisirs, & révoltent notre amour propre en nous apprenant, qu'il-y-a une loi éternelle qui impose des devoirs, un souverain Maître qui les exige avec empire, & un ordre établi dans le monde, auquel il nous faut assujettir.

182. D. A quoi pourroit-on comparer ces hommes, qui quoique d'une naissance obscure se sont fraïé un chemin aux premières dignités.

R. On pourroit, ce me semble. les comparer à certains vers industrieux, qui après avoir rampé quelque tems sur la ter-

E re

re prennent peu à peu des ailes, s'élancent & vont se mettre au nombre des habitans de l'air.

183. D. Quelle difference y-a-t-il entre la maniere de penser d'un sage, & d'un fou?

R. Les pensées du sage & du fou sont à peu près les mêmes : l'un & l'autre s'occupent de mille rêveries, de mille extravagances, & de milles vanités. Tout ce qui les distingue, vient de ce que le premier scait faire un bon choix de ses pensées, qu'il rejette les unes, & qu'il communique les autres, au lieu que le fou laisse échapper toutes les siennes, & qu'il les met au jour sans discernement.

184 D. Convient-il de se plaindre aux grands des mauvais traitemens qu'on en reçoit?

R. Plaigues vous, ou ne vous pla-

plaignez pas, il n'en fera ni plus ni moins, vous n'y gagnerez rien; ils en agiront avec vous, de même à peu près, que certaines bonnes mères en usent avec leurs enfans: elles les fouettent jusqu'à ce qu'ils pleurent, & elles les fouettent de nouveau pour les obliger de se taire.

185. D. Quel est l'homme véritablement modeste?

R. C'est celui, qui l'est aussi bien lorsqu'il se trouve seul, qu'en compagnie, & qui, s'il avoit quelque sujet de rougir, rougiroit dans son cabinet, de même que lorsqu'une foule de gens ont les yeux attachés sur lui.

186. D. Pourquoi certaines personnes ne sortent-elles jamais des cercles, que les dernières?

R. Elles ont en cela une fine politique, elles veulent dispenser

les autres de médire d'elles.

187. D. Qu'entend-on par chevaliers d'industrie?

R. Ce sont des gens, qui sans biens, sans emplois, & sans metier trouvent moyen de vivre dans le monde d'une manière assés honnête, mais toujours aux dépens d'autrui.

188. D. A quoi ressemble le systéme de l'attraction?

R. Il ressemble assés à la doctrine d'Empédocle, qui croyoit que tous les differens phénomènes de l'univers, venoient de l'amour & de la haine.

189. D. Quelle est la nature de l'homme, & quel est son devoir?

R. La nature de l'homme est d'être foible & son devoir est de ne l'être pas.

190. D. Quelle est la science la plus difficile?

R. C'est celle de taire les défauts du
du

du prochain, & de louer ses bonnes qualités: bien des gens, qui ont fait de grands progrès dans les sciences les plus difficiles, ignorent les premiers principes de celle là.

191. D. Quand on n'est pas sçavant, comment peut-on le devenir?

R. En écoutant ceux qui sçavent; il n'est jamais honteux d'apprendre, & il est toujours honteux d'être ignorant. Il faut de nécessité sçavoir ou par étude, ou par emprunt. Qu'importe comment, pourvu qu'on parvienne à s'instruire.

192. D. Quel est le moyen de vivre longtems?

R. C'est de bien vivre: celui qui se hâte dans la vertu, vit longtems, il jouit de la vie: celui qui se hâte dans le vice, vit peu: quelque longue que soit sa vie.

193. D. Comment peut-on n'être jamais à charge?

R.

R. C'est, comme l'a dit un excellent homme, de sortir d'une compagnie le moment d'avant celui, où l'on pourroit ennuyer. On peut aisément sentir ce moment, le sentir & l'éviter, c'est le moyen de n'être jamais à charge.

194. D. Quel est le moyen de plaire dans la conversation?

R. C'est de s'appliquer bien plus à faire paroître l'esprit des autres, que le sien propre.

195. D. Le Gouvernement Monarchique est-il préférable au gouvernement républicain?

R. Je n'ose pas décider cette question; mais il me semble, que la meilleure république est celle, qui par la stabilité des loix & l'uniformité du Gouvernement ressemble le mieux à une bonne Monarchie, & que la meilleure Monarchie est celle, où le pouvoir n'est pas plus arbitraire.

bitraire, que dans une république.

196. D. Quelles qualités doivent avoir ceux, qui sont chargés de l'administration publique?

R. Ils doivent en avoir quatre: de la capacité, de la fidélité, du courage, & de l'application. Mais cet assemblage de tant de talens se trouve rarement dans un même sujet.

197. D. D'où viennent la plupart des maux, qui affligent les Républiques?

R. Ils viennent pour l'ordinaire de l'incapacité, & de l'insuffisance de ceux, à qui l'on donne des emplois bien au dessus de leurs forces.

198. D. A quoi reconnoit-on un homme de bien, & régulier dans ses mœurs?

R. Celui là, dit Pline le jeune, est très homme de bien, & régulier dans ses mœurs, qui par-

pardonne les fautes d'autrui, comme s'il en faisoit lui-même tous les jours, & qui s'abstient d'en faire, comme s'il ne pardonnoit rien à personne.

199. D. Que penser des traductions, lorsqu'on compare les copies aux originaux?

R. On peut dire en general, que les traductions sont comme les tapisseries de Flandre regardées à l'envers, où les figures à la vérité paroissent, mais avec tant de filets, qu'on ne les voit pas distinctement. On pourroit encore ajouter, que lorsqu'on traduit un bon auteur en une autre langue, ce qu'il y-a de plus délicat dans ses pensées & ses expressions, se perd à peu près, comme ces essences exquisés, dont le parfum subtile s'évapore, quand on les verse d'un vase dans un autre.

200. D. En quoi paroît davantage l'injustice de la fortune?

R. En ce qu'elle fait passer les crimes des gens heureux pour des bagatelles, & les bagatelles des malheureux pour des crimes; de deux hommes, qui commettent le même crime, l'un, dit Juvenal est pendu, l'autre couronné.

*Committunt eadem diverso crimina
fato:*

*Ille crucem sceleris pretium tulit, hic
Diadema.*

201. D. A quoi pourroit-on comparer ceux, qui voyagent pour s'instruire?

R. On peut les comparer aux fleuves qui croissent, à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, & aux fontaines, qui dans leur cours passent par des veines précieuses, d'où elles ti-
rent

rent d'excellentes qualités?

202. D. Est ce avoir rempli tous les devoirs de la gratitude, que de recevoir un bienfait avec réconnoissance?

R. Non: car de même, que pour bien jouer à la paume, il ne suffit pas, dit Sénèque, de bien recevoir la balle, mais qu'il faut la renvoyer à propos, ainsi pour remplir les devoirs de la gratitude, ce n'est pas assés de recevoir un bienfait de bonne grace, si on ne le rend dans l'occasion.

203. D. Qu'est ce que l'esperance?

R. C'est une jeune étourdie, qui croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'il lui plaise, qui n'a que de l'imagination & point de jugement, qui se divertit de chimères, qui prend le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, & qui sur de légères ap-

apparences fonde un bonheur,
qui ne peut-être.

204. D. A quoi ressemble un faux
ami?

R. Il ressemble à l'ombre d'un ca-
dran, laquelle paroît, si le ciel
est serein, & qui se cache
lorsqu'il est nébuleux.

205. D. A quoi peut-on comparer
les productions de l'esprit?

R. Il en est, dit un auteur célèbre,
des productions de l'esprit
comme de ces fruits délicats,
qui sont presque toujours ou
trop verds, ou trop murs:
Quand l'imagination est en sa
force, le jugement n'est enco-
re qu'à demi formé, & à mê-
sure que nous acquérons l'a-
vantage de bien juger, nous
perdons celui de bien inven-
ter.

206. D. À quoi ressemble l'esper-
rance?

R. Elle ressemble au lait, qui est
do-

doux au commencement, mais qui s'aigrit quand il est trop gardé.

207. D. Quelle est l'erreur ordinaire des riches ?

R. C'est de croire que, parcequ'ils ont plus de biens que les autres, ils ayent aussi plus d'esprit, plus de lumieres, plus de talents; & comme si tout devoit céder à l'empire des richesses & des Dignités, ils se persuadent vainement, qu'ils ont acheté avec elles le droit d'être savans sans étude, habiles sans expérience, & prudens sans réflexion.

208. D. Quelle est la science la plus estimable ?

R. C'est celle, qui consiste principalement à régler nos desirs & nos affections, & à les tenir dans un juste équilibre, c'est celle en un mot, qui nous rend plutot gens de bien & ver-

vertueux que ſçavans & let-
trés.

209. D. Que penſer des ſpécula-
tions Métaphiſiques ?

R. Ce ne ſont, que des capricieu-
ſes productions de l'eſprit;
ſemblables aux toiles d'arai-
gnées, elles ſont fines & déli-
cates, mais ſans aucune utili-
té.

210. D. A qui doit reſſembler un
ſujet fidele ?

R. A un brave ſoldat, qui n'aban-
donne jamais ſon poſte, qui re-
çoit des bleſſures & trouve
de la gloire dans ſes playes,
qui aime juſqu' à la mort le
Maitre, en faveur duquel il ſa-
crifie ſa vie, & ne ceſſe d'avoir
dans le coeur & dans la bouche
ce précepte Divin: *Crains Dieu
& honore ton Roi.*

211. D. Comment doit-on ſe com-
porter vis-à-vis des Grands ?

R. Il-y-a un proverbe, qui dit: ne
man-

mangez point de cerises avec les Grands, parcequ'ils vous en jetteront les noyaux aux yeux. Semblables au feu, ils vous échaufferont à une certaine distance, mais si vous en approchez de trop près, ils vous brûleront.

212. D. A quoi ressemble la vertu?

Ry. Elle ressemble à une pierre précieuse, qui ne paroît jamais davantage, que quand elle est enchâssée d'une manière simple.

213. D. Que dit un jour Aristote à un jeune homme plein de lui même & très ignorant?

Ry. Jeune homme, lui dit-il, je souhaiterois avoir ce que vous pensez de vous, & je désirerois, que mes ennemis fussent ce que vous êtes.

214. D. Que faut-il faire, lorsqu'on reçoit une injure?

Ry. Il ne faut point alors se troubler,

bler, mais confiderer de fens froid de qui nous vient cette injure; fi c'est d'un parent, croyons qu'il l'a fait par ignorance: fi c'est d'un ami, pensons qu'il l'a fait contre fa volonté: fi c'est d'un ennemi, c'est précisément à quoi nous devons nous attendre: si elle nous vient de tout autre, supportons la avec la même tranquillité, qu'un médecin supporte les injures d'un malade phrénétique.

215. D. A quoi ressemble la réputation?

Ry. On pourroit la comparer à un feu, qui étant allumé peut se conserver aisément, mais qu'on ne peut rallumer qu'avec peine, lorsqu'une fois on le laisse éteindre.

216. D. Quel est l'homme, qui doit le plus appréhender la censure?

Ry.

Ry. C'est le censeur lui même: & en effet, lorsque quelqu'un s'avise de juger les autres, on a droit de supposer qu'il est plus parfait que ceux qu'il reprend; il est par là même plus obligé d'être sur ses gardes pour ne pas encourir la censure.

217. D. A qui ressemble le sage?

Ry. Le sage est comme un grand monarque, dont l'empire est au dedans de lui même. La raison y commande en chef, elle possède le trône & le sceptre, toutes les passions lui sont soumises comme des sujets obeissants: quoique les bornes de sa domination semblent étroites, son commandement & sa Royauté sont considérables, & comme dit très bien un Poëte Latin.

*Latius regnes avidum domando
Spiritus, quam si Libiam remotis
Gadibus jungas &c.* 218.

218. D. Qu'arrive-t-il aux jeunes gens, à qui les parents ont laissé de grands biens?

R. Il n'arrive que trop souvent, dit un Auteur Espagnol, qu'ils déjeunent dans l'abondance, qu'ils dinent ensuite dans la pauvreté, & qu'enfin ils soupent dans l'infamie.

219. D. Avec quelle précaution doit-on donner des conseils aux Grands?

R. Lorsqu'on est dans le cas de donner des avis aux Grands, il faut alors leur parler, comme si on vouloit les faire ressouvenir de quelque chose qu'ils auroient oublié, & non pas comme si on vouloit leur apprendre, ce qu'ils ignorent.

220. D. Comment devient-on vraiment riche?

R. Ce n'est pas, comme on se l'imagine, en augmentant ses biens, mais seulement en met-

F

tant

tant de justes bornes à ses desirs: en un mot être content, c'est être riche; mais au contraire avoir de grands biens & en désirer encore davantage, c'est être vraiment pauvre.

221 D. Qu'y-a-t-il de plus funeste dans les grandes entreprises?

R. Ce sont les conseils téméraires & précipités. La précipitation & la témérité sont comme les orages & les tempêtes, qui font échouer les plus belles entreprises.

222. D. Est-ce une même chose de manquer d'esprit & de paroître ignorant.

R. Il s'en faut bien: il-y a même souvent beaucoup d'esprit à faire l'ignorant, & il se trouve des occasions, où la science la plus parfaite est de paroître ne rien sçavoir.

223. D. Quelle est la plus cruelle tyrannie?

R.

R. C'est celle, que l'on exerce à l'ombre des loix & avec la couleur de la justice; lorsqu' on noye, pour ainsi dire, des malheureux sur la planche même qui devoit les sauver.

224 D. Qu'est ce qui contribua le plus à rendre les Romains, les maitres du monde?

R. C'est qu' ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils renoncèrent toujours à leurs usages, sitôt qu' ils en trouvèrent de meilleurs.

225. D. Quelle est la république la plus puissante?

R. C'est celle, où l'on observe les loix non pas par crainte, non pas même par raison, mais par passion, comme autrefois à Rome & à Lacédémone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force, que pourroit avoir une faction. F ij 226.

226. D. Pourquoi Dieu permet-il, que les gens de bien éprouvent les plus grandes calamités?

R. Si les justes, répond Sénèque, éprouvent les plus grands malheurs, je n'en suis pas surpris; c'est que Dieu aime à se donner le beau spectacle de la vertu en prise avec la fortune: *Ego vero non miror, si quando Deus impetum capit spectandi magnos Viros colluctantes cum aliqua calamitate.*

227. D. Quelle est la qualité essentielle, qui manque à l'esprit de l'autre siècle, & qui caractérise celui du nôtre?

R. C'est la subtilité: le siècle passé n'étoit pas subtil, il ne faisoit que les grands traits, au lieu que maintenant on s'attache aux petits, on dissèque les vertus, on analyse les sentimens, on fendrait un cheveu en quatre.

228. D. Quels avantages nos pères avoient-ils sur nous, & quels avantages avons nous sur eux.

R. Nos pères avoient peut-être plus de bonne foi dans le commerce, plus de vérité dans l'amitié, plus de fidélité dans leurs promesses, plus d'entrailles pour les malheureux, plus d'amour pour le bien public; mais nous en revanche nous avons des habits plus élégans, des meubles plus recherchés, des équipages plus lestes, une danse plus légère & un meilleur ton de compliment.

229. D. D'ou vient, que tant de personnes se plaignent de leur Patrie?

R. Pour en bien comprendre la raison, il faut concevoir la Patrie, comme une grande pièce d'étoffe, laquelle est assés gran-

grande pour couvrir tout un peuple: mais qu'arrive t-il? Viennent des géans avec de grands noms, de grands titres, de grandes prétentions se jeter sur l'étoffe, ils en emportent des morceaux beaucoup plus grands que leurs besoins, & alors la multitude restant nuë & exposée à toutes les injures de l'air, maudit la patrie.

230. D. Que sont devenues l'éloquence & la poésie, en comparaison de ce qu'elles étoient autrefois?

R. Autrefois l'éloquence étoit un torrent, qui entraînoit tout avec fracas; maintenant c'est un ruisseau paisible, qui murmure sous des fleurs: la poésie étoit un feu divin, qui embrasoit les ames, on a laissé éteindre ce volcan, & nos poètes se contentent de tirer des fusées sur le parnasse.

231. D. Où la circonspection est-elle plus nécessaire?

R. C'est dans la conversation; on doit y être continuellement sur ses gardes pour parler toujours à propos, pour ne rien dire qui puisse offenser les autres, & nous faire tort à nous mêmes: il faut s'imaginer, lorsqu' on est en conversation, qu' on joue aux échecs, & par conséquent bien considérer, comment le jeu est disposé, avant que de remuer aucune pièce.

232. D. Qu' est ce que Pythagore recommandoit principalement à ses Disciples?

R. C'étoit le silence. Taisés vous, leur disoit il, ou si vous parlés, parles peu & dites quelquechose qui soit meilleur que le silence.

233. D. Qu' est ce qui décrédite davantage un homme?

R. C'est la légéreté: dans les jeunes

nes gens, elle est une preuve d'étourderie; dans les hommes faibles, c'est un défaut honteux; & dans les vieillards, c'est une folie monstrueuse.

234. D. Comment réussit-on à plaire aux grands?

R. Pour leur plaire, il ne suffit pas le plus souvent d'avoir de bonnes & belles qualités, mais il faut en avoir qui s'accordent avec leur humeur; il faut, ce qui est le plus servile & le plus indigne de tous les emplois, flatter leurs vices & leurs passions; il faut donner dans leur gout & dans leurs plaisirs, & régler sa conduite sur la leur, & lorsque vous aures poussé la lâcheté jusques là, ne doutés point, qu'ils ne vous éloignent bientôt de leurs personnes, & qu'ils ne vous fassent un crime de vôtre lâche & indigne complaisance.

235. D. Quelle est la plus grande folie du peuple?

R. C'est de se persuader, que l'esprit, le coeur, l'air, le langage, les connoissances, que tout en un mot dans les grands est aussi grand que le nom; c'est de croire bonnement, qu'il doit labourer, semer, recueillir, & n'avoir rien dans ses greniers.

236. D. Que repondoit Marius à ses envieux?

R. Vous m'enviés ma gloire, disoit-il aux grands de Rome; enviés moi donc aussi mes travaux, mes dangers, mes combats, enviés moi le sang, que j'ay versé pour la patrie.

237. D. Quel est le siècle, qu'on appelle le siècle de la Philosophie?

R. C'est un siècle, où on ne sçait dire que des phrases, enfanter des rêves & imaginer des modes.

des. Se moque-t-on du fiécle
ou de la Philosophie? c'est un
problème à résoudre.

238. D. Qu' y a-t-il au monde de
plus rare?

R. Après l'esprit de discernement,
ce sont les perles & les dia-
mans.

239 D. Quels sont les deux objets,
qu' on ne sçauroit regarder fi-
xément?

R. Les deux choses, sur lesquel-
les on ne peut fixer la vuë,
sont le soleil & la mort.

240- D. Qu'est ce que le jeu?

R. C'est l'occupation de ceux,
qui n'en ont point. L'oïveté
le conseille, mais les pertes
qu' on y fait, font bien repen-
tir la plupart des joueurs d'a-
voir été oïfifs.

241. A qui ressemblent les Bota-
nistes?

R. A ces peuples sauvages, qui
sont obligés d'aller tous les jo-

jours chercher leur subsistance dans les campagnes & dans les bois. Les Botanistes doivent de même chercher au loin, & avec beaucoup de fatigues dans les bois & les campagnes, les plantes qui sont les alimens de leur curiosité.

242. D. Le mot de peuple signifie-t-il toujours populace?

R. Non: il ne signifie la populace, que lorsqu' il est opposé aux grands; mais lorsqu' il est opposé aux sages & aux vertueux, le mot de peuple embrasse alors & les grands & les petits.

243. D. Les grands emplois demandent ils du génie?

R. S' il ne s'agit que d'y parvenir, le génie n'est pas nécessaire; la faveur & l' intrigue suffisent; mais pour en bien remplir tous les devoirs, & s'en acquitter dignement, il faut absolument de la grandeur de génie: un
mé-

mérite médiocre ne fuffit pas.

244. D. A quoi reffemblent les hommes en place & fans mérite?

R. Ils font comme ces arbres fort hauts, mais extrêmement déliés, que le moindre vent ébranle, & qu'un violent renverse.

245 D. A quoi doit reffembler un bon magistrat?

R. A la ftatuë d'apollon, qui tient une lance dans une main, & une harpe dans l'autre: c'est à dire, qu'il doit montrer d'un coté affés de force pour fe faire refpecter, & de l'autre une grande douceur pour s'attirer l'amour de ceux, qui l'approchent.

246. D. Quelles doivent-êre les qualités d'un juge?

R. Un bon juge doit être tel, que la subtilité ne puiſſe l'aveugler, que la crainte ne l'ébranle point

point, & que la faveur ne le corrompe jamais.

247. D. Quels sont les funestes effets du mauvais exemple?

R. Il enseigne le mal à ceux, qui l'ignorent, il le persuade à ceux, qui en ont horreur, & le facilite à ceux, qui l'appréhendent.

248. D. De quel vice naît l'incivilité?

R. L'incivilité n'est pas l'effet d'un seul vice, elle l'est de plusieurs, de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la stupidité, de la distraction & du mépris des autres.

249 D. Combien y a-t-il de sortes d'ignorances?

R. Il y en a trois sortes: ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sçait, & savoir autre chose, que ce qu'on doit savoir.

250. D. Comment doit-on user des divertissemens?

R. Les divertissemens doivent
ê-

être aux occupations sérieuses, ce que le sel & le vinaigre sont aux viandes; on ne prend point le sel à pleines mains, on ne verse pas le vinaigre à pleins verres.

251. D. A quoi ressemble la vie des hommes?

R. Elle ressemble à une partie d'échecs, pendant laquelle chaque pièce tient son rang selon sa qualité, mais après laquelle le Roi, la Reine, les cavaliers, & les pions sont tous mis sans distinction dans un même sac. C'est ce que le P. Desbillons à exprimé élégamment dans une de ses fables.

*Latrunculorum præliis cum luditur,
Rex & Regina, pedites & equites lo-*
co

*Quisque suo & ordine varia obeunt
munia.*

At bello, ubi finis impositus est ludi-
cro,

Ca-

Capsâ conduntur unâ promiscuè.

*Humanas variat vita, mors æquat vi-
ces.*

252 D. Quelle est l'utilité de cha-
que science en particulier ?

R. L'histoire apprend à l'homme
à devenir sage, la Philosophie
naturelle le rend profond, la
morale grave, la mathématique
aiguise & dresse son esprit, la
poésie le rend poli, la rhétori-
que apprend à bien dire, la lo-
gique à bien raisonner & à bien
disputer.

253. D. Quel est l'animal dont la
morsure soit la plus dangereu-
se ?

R. Si vous voules parler des bêtes
féroces, c'est sans contredit
le médifant, mais s'il s'agit
des animaux domestiques, c'est
le flatteur.

254. D. En quoi les philosophes
surpassent-ils les autres hom-
mes ?

R.

R. Comme on faisoit cette même question à Aristipe, il répondit, que les Philosophes surpassoient les autres hommes, en ce que, quand même toutes les loix seroient abolies, ils seroient néanmoins toujours justes & toujours vertueux.

255. D. Peut-il y avoir quelque gloire, au dessus de celle de bien faire?

R. Oui: c'est celle de souffrir & d'être malheureux, pour le bien qu' on a fait.

256. D. En quoi consiste la vraie grandeur?

R. Elle consiste, non pas à faire tout ce que l'on veut, mais à vouloir tout ce que l'on doit.

257. D. D'où vient l'opiniâtreté?

R. Elle vient de la petitesse d'esprit, de l'ignorance & de la présomption; car les opiniâtres ne veulent croire, que ce qu'ils conçoivent, & ils ne conçoivent
çoi-

çoivent que fort peu de choses.

258. D. Quel est le moyen de trouver le carême fort court ?

R. C'est de contracter des dettes, qui soient payables à pâques.

259. D. En quoi consiste le souverain bien ?

R. Il consiste dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conscience, qui jouit de sa vertu.

260. D. Pourquoi un travail immodéré fait-il périr nos armées, tantdisque c'étoit par un travail immense, que les soldats romains se conservoient ?

R. Je crois, que la raison de cela, est, que les fatigues des soldats romains étoient continues, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

261. D. Quelle étoit l'éducation, qu'on donnoit aux soldats Romains?

R. On les accoutumoit, dit Végèce, à aller le pas militaire, c'est à dire à faire en cinq heures, vingt milles & quelquefois vingt quatre. Pendant ces marches on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés; ils prenoient dans leurs exercices, des épées, des flèches d'une pesanteur double des armes ordinaires, & ces exercices étoient continuels.

262. D. D'ou vient, que Carthage faisant la guerre avec son opulence, contre la pauvreté romaine, eut du désavantage?

R. C'est que l'or & l'argent s'épuisent, au lieu que la vertu, la confiance, la force & la pau-

pauvreté ne s'épuisent jamais.

263. D. Pourquoi les divisions durent-elles davantage dans les républiques, que dans les Monarchies?

R. C'est que dans les Monarchies, le Prince a dans les mains une puissance coercitive, qui ramène aisément les deux partis; mais dans une république le mal attaque ordinairement la puissance même, qui pourroit y apporter remède.

264. D. Que doit-on entendre par un exercice public de Philosophie?

R. Que c'est une séance, où il ne s'agit pas d'éclaircir la vérité, mais seulement de n'être pas réduit à se taire.

265. D. D'où vient qu'un esprit borné croit voir & saisir plus d'objets, qu'un esprit éclairé?

R. On n'en sçait point précisément la raison, mais toujours on a

remarqué & toujours on s'est aperçu, que la présomption naît de la médiocrité, aussi naturellement que la modestie vient du mérite.

266. D. Les liens de la vertu doivent ils être plus étroits, que ceux du sang?

R. Oui sans doute: car l'homme de bien est plus proche de l'homme de bien par la ressemblance des moeurs, que le fils ne l'est de son père par la ressemblance du visage.

267. D. Qu'est ce qui prouve bien que l'homme n'a pas été créé, comme il est?

R. C'est que, plus il devient raisonnable, plus il rougit en soi même de l'extravagance, de la bassesse, & de la corruption de ses sentimens & de ses inclinations.

268. D. La gloire que les sciences procurent à un état, est-elle stérile?

R.

R. Elle lui est au contraire fort avantageuse: une nation, qui auroit pris sur les autres une certaine supériorité dans les sciences, en retireroit des avantages aussi réels, que d'une marchandise nécessaire & précieuse, dont elle feroit seule le commerce.

269. D. Quels sont les avantages, que procurent à un état les sciences & les arts?

R. Ils étendent la langue d'une nation, peut être plus que des conquêtes; ils lui donnent l'empire de l'esprit & de l'industrie également flatteur & utile; ils attirent chés elle une multitude d'étrangers, qui l'enrichissent par leur curiosité, prennent les inclinations & s'attachent à ses interets. Autrefois l'université de Paris, ne contribua pas moins à la grandeur de cette capitale, que le séjour des Rois de France.

270. D. Parce que les anciens ont beaucoup inventé, avoient-ils, comme le soutiennent leurs partisans, plus d'esprit que nous?

Ry. Point du tout: mais ils étoient avant nous. J'aimerois autant, qu'on les vantât de ce qu'ils ont bû les premiers l'eau de nos rivières, & que l'on nous insultât, sur ce que nous ne bûvons plus que leurs restes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé, s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand mystère.

271. D. Qu' est ce qui a arrêté pendant un si longtems, le progrès de la Philosophie?

Ry. C' est l' admiration excessive, qu' on avoit pour les anciens. Parcequ' on s' étoit dévoué à l' autorité d' Aristote, & qu' on
ne

ne cherchoit la vérité, que dans ses écrits énigmatiques, & jamais dans la nature, non seulement la Philosophie n'avançoit pas, mais elle étoit tombée dans un abyme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à la retirer. Ainsi Aristote qui n'a jamais fait un vrai Philosophe, en a beaucoup étouffé, qui le fussent devenus, s'il leur en eût été permis.

272. D. Les hommes ne sont-ils ridicules, que pendant leur vie?

R. Ils le sont même après leur mort; car tout morts qu'ils sont, ils veulent encore tenir à la vie par leurs tombeaux, par des pierres élevées les unes sur les autres, par un marbre qui les représente.

273. D. Est il mieux de vivre chés soi, que de vivre à la cour?

R. Il y a en cela, du pour & du con-

contre: car si un noble vit chés lui dans sa province, il vit libre, mais il reste sans appui. S'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave.

274. D. Qu' arriveroit-il à bien des personnes, si l'on séparoit leur mérite personnel d'avec celui, que la fortune leur a donné?

R. Je pense, qu'il leur arriveroit à peu près, ce qui arriva autrefois à certains Perses, que l'Athénien Cimon avoit exposés en vente. Il avoit mis d'un côté les Perses prisonniers & de l'autre leurs habits. Comme leurs habits étoient d'une grande magnificence, il y eut presse à les acheter, mais pour les hommes, personne n'en voulut.

275. D. Quel est le moyen d'acquiescer la vraye gloire?

R. Socrate disoit, que le chemin
le

le plus court pour arriver à la gloire, étoit de s'appliquer à être réellement, ce que nous avons envie de paroître; & en effet, c'est se tromper étrangement, que de vouloir mériter l'estime des hommes par de vains dehors & par un masque de vertu. La vraie gloire tient à de profondes racines, & croît toujours, au lieu que tout ce qui est apparence, dure peu: ce sont des fleurs, qui à peine écloses tombent de l'arbre.

276. D. Quels étoient les exercices ordinaires des jeunes romains, lorsqu'ils avoient atteint l'âge d'adolescence?

R. Manier un cheval & le pousser à toute bride dans la carrière, disputer le prix de la lutte, passer le Tybre à la nage, lancer le javelot, jeter le palet avec une grande force de bras, se couvrir de poussière en courant

rant dans le champ de mars, s'endurcir au froid, s'accoutumer à supporter l'ardeur du soleil, voilà quels étoient après l'étude, leurs exercices & leurs délassemens ordinaires.

277. D. Quel est l'avantage de ceux, qui aiment à cultiver leur esprit par les sciences?

R. C'est qu'en quelque endroit, que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux, de quoi s'entretenir; c'est que l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux, qui savent s'occuper par l'étude & la lecture; en un mot, c'est qu'ils n'ont que du dégoût pour les plaisirs violens, & qu'ils savent se contenter des douceurs d'une vie innocente.

278. D. Quelles sont les deux principales sources du malheur des hommes? R.

R^y. Ce sont l'avarice & l'ambition: les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement, & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par tout l'abondance, la joye, l'union & la paix.

279. D. Quels sont les hommes: les plus foibles & tremblans: dans la disgrâce?

R^y. Ce sont précisément ceux, qui ont été plus insolens pendant la prospérité. La tête leur tourne, aussitôt que la fortune les abandonne. On les voit aussi rampans, qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment, qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

280. D. Quel est le tems de la vie le plus propre à se corriger de ses vices?

R^y. Le seul âge, où l'homme peut en-

encore tout sur lui même pour se corriger, est la tendre jeunesse: dans un âge plus avancé la longue habitude le tient comme enchainé. Semblables aux arbres, dont le tronc rude & nerveux, s'est durci par le nombre des années & ne peut plus se redresser, les hommes parvenus à un certain âge ne peuvent presque plus se plier contre certaines habitudes, qui ont vieilli avec eux, & qui sont, pour ainsi dire, entrées jusques dans la moelle de leurs os.

281. D. De tous les animaux quels sont les plus cruels?

R. Ce sont les hommes: les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. Les hommes seuls malgré leur raison, font ce que les animaux
sans



sans raison ne firent jamais.
Ils s'entredéchirent, ils versent le sang de leurs frères, ils sont plus cruels que les bêtes féroces.

282. D. Quels sont les plus scélérats de tous les hommes?

R. Ce sont les hypocrites: car ils ne se contentent pas d'être méchans, comme le reste des iniques, ils veulent encore passer pour bons, & ils sont par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable.

283. D. Que faut il avoir pour bien juger?

R. Il faut avoir des principes constans, auxquels tous nos jugemens se réduisent; c'est ainsi, que pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe.

284. D. Quel est le grand défaut de la jeunesse?

R.

R. C'est d'être présomptueuse: elle se promet tout d'elle même, elle se confie légèrement & sans précaution: quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre.

285 D. Par quels degrés les états arrivent ils à leur décadence?

R. Ils s'élèvent d'abord par la valeur, ils s'agrandissent par les conquêtes, bientôt ils se corrompent par le luxe, & finissent par l'anarchie. Valeur, conquêtes, luxe, anarchie, voilà le cercle fatal, & les différens périodes de la vie politique de presque tous les états.

286. D. Quel est l'homme qui a un droit naturel de gouverner les autres?

R. C'est celui qui a plus de sagesse, de vertu & de courage; plus de sagesse pour découvrir ce qui est

est juste, plus de vertu pour le suivre, & plus de courage pour le faire exécuter.

287. D. Que signifie dans un état la multiplicité des loix ?

R. Elle est une marque aussi évidente de la corruption de cet état, que la diversité des remèdes en est une des maladies du corps.

288 D. Quelles sont les suites de la corruption des mœurs dans une nation ?

R. Les jours s' y passent dans la mollesse, la bagatelle, & la flatterie; la vraie gloire, l'exacte probité, le sévère honneur n' y sont plus estimés; les connoissances solides y sont regardées comme contraires à la délicatesse du goût; le frivole agréable, les pensées fines, les saillies vives sont le seul genre d'esprit, qu' on y admire. On ne goute dans les ouvrages, que

que les fictions amusantes, on ne veut qu' une succession perpétuelle d'évenemens, qui surprennent par leur variété, sans éclairer l'esprit, & sans élever le coeur.

289. D. Que doit on penser de celui, qui pour acquérir de la gloire, désire la guerre?

R. Que c'est un moultre d'orgueil, & non pas un homme; que bien loin de mériter l'estime des hommes, il ne doit obtenir que leur mépris, puisqu'il fait lui même si peu de cas de ses semblables, qu'il voudroit prodiguer leur sang par une brutale vanité. La gloire, qu'il ambitionne, n'est qu' une fausse gloire; la véritable ne se trouve que dans la moderation & la bonté.

290. D. Qu'est ce que l' art des ragouts?

R. C'est l' art d'empoisonner les hom.

hommes & de ruiner leur santé,
en irritant l'appétit au delà
des vrais besoins.

291 D. Qui sont ceux, que le vul-
gaire ne juge guères coupab-
les, & qui mériteroient néan-
moins les peines les plus ri-
goureuses?

R. Ce sont les ingrats, les men-
teurs, les flatteurs, qui loüent
le vice; les critiques malins,
qui tâchent de flétrir la plus
pure vertu; ceux qui jugent
témérairement des choses sans
les connoître à fond, & qui par
là nuisent à la réputation des
innocens.

292. D. Quel est un des défauts
les plus ordinaires dans l'édu-
cation des enfans?

R. C'est de ne cultiver dans les
jeunes gens, que les qualités
superficielles, le bel esprit, l'i-
magination brillante, la poli-
telle estéminée, & de négliger
H le

le coeur, la raison, les sentimens & les vertus solides. On les applique au frivole sérieusement, & on leur fait abandonner les choses solides comme trop abstraites.

293. D. Quelles doivent être les études de la jeunesse?

Ry. Les jeunes gens ne doivent pas se borner à apprendre l'éloquence, la poésie, & les sciences, qui servent à orner l'imagination; ils doivent encore s'appliquer à toutes les connoissances qui fortifient la raison, & qui accoutument l'esprit à l'attention, à la pénétration & à la justesse, telles que la proportion des nombres, la géométrie, le calcul des mouvemens célestes, la structure de l'univers, la grande science de remonter aux principes, de descendre aux conséquences, & de dévoiler l'enchaînement des

des vérités: ensuite ils doivent étudier les loix, la politique & l'histoire pour connoître les révolutions des empires, les causes de leur établissement & celles de leur décadence: en un mot ils doivent s'instruire de tout ce qui peut contribuer à la connoissance de l'homme & des hommes.

294. D. Qu'est ce qu' on entend par génie?

R. C'est l'aptitude, qu'un homme a reçue de la nature pour faire bien & facilement certaines choses, que les autres ne sçauroient faire que très mal, même en prenant beaucoup de peine. C'est pourquoi on apprend à faire les choses, pour lesquelles on a du génie avec autant de facilité, qu' on en a à parler sa langue naturelle.

295. D. Pourquoi la providence, a-t-elle rendu certains talens

H ij plus

plus communs chez un peuple, que chez d'autres peuples ?

R. C' étoit afin de mettre entre les nations la dépendance mutuelle, qu'elle a pris tant de soin d'établir entre les particuliers; afin qu'elles se recherchaient réciproquement, & qu'elles fussent obligées de faire les unes avec les autres un échange de talens & d'industrie, comme elles font échange des fruits différens de leurs pays.

296. D. D'où vient notre supériorité sur les anciens dans certaines sciences ?

R. Elle vient de la même cause, qui fait que le fils doit mourir plus riche que son père, supposé qu'ils aient eu la même conduite, & que la fortune leur ait été favorable également.

297. D. Quelle est la différence
qui

qui se trouve entre la géométrie, & les autres arts ?

Ry. Il y a cette différence, dit Quintilien, que les autres arts ne sont utiles, qu'après qu'on les peut avoir appris, au lieu que l'étude seule de la géométrie est d'une grande utilité, lors même qu'on l'apprend; parceque rien n'est plus propre à donner de l'ouverture, de l'étenduë & de la force à l'esprit, que la méthode des géomètres.

298. D. Qu'est ce qu'un parfait chrétien ?

Ry. C'est un citoyen parfait, un homme qui a le dehors de la vertu, parcequ'il en a le fonds, qui pratique tout ce qu'il croit, qui ne veut nuire à qui que ce soit & veut obliger tout le monde, & qui en prend efficacement tous les moyens possibles.

299. D. Que gagne t-on à se déro-

rober aux regards du public?

R. Rien du tout: car si vous faites bien, vous ne risquez rien à vous montrer; si vous faites mal, qu'importe que les hommes l'ignorent, dèsque vous le sçavez vous même.

300. D. Qui sont ceux, qu'on ne sçauroit gagner par les bien-faits?

R. Ce sont les mauvais naturels: ils ressemblent à certains animaux farouches, qu'on tâche d'appriivoiser, mais qui à la fin étranglent ceux mêmes, qui ont soin de les nourrir.

301. D. Comment peut on se faire au gout du monde?

R. C'est en rendant à chacun ce qu'il a droit d'exiger de nous: nos supérieurs demandent du respect, de la déference & de la soumission: nos égaux de la civilité & de la douceur: nos parens de l'amitié: nos amis de la

la tendresse & de la confiance:
tout le monde de la bonne foi
& les services, qui dépendent
de nous dans l'occasion.

302 D. De toutes les passions
quelle est la plus extravagante?

R. Je pense, que c'est l'avarice;
car quoi de plus extravagant,
que d'avoir du bien & de n'oser
s'en servir.

303. D. D'où vient, qu'un homme
d'esprit est moins fier dans l'é-
lévation, que ne l'est un fat?

R. C'est qu'un fat ne connoit que
les avantages de la grandeur,
au lieu que l'homme d'esprit
en connoit les avantages & le
néant

304. D. Que faut il avoir pour
plaire dans le commerce du
monde?

R. Il faut être naturel, ne rien
affecter, ne point se guinder,
il ne faut pas même avoir trop
envie de plaire.

305 D. De quelle maniere peut-on gagner l' amitié des hommes ?

R. Il y a pour cela deux moyens efficaces : c' est premièrement de leur parler avec douceur & avec bonté, & en second lieu de leur rendre service.

306. D. Quel est le plus digne hommage, qu' on puisse rendre à la divinité ?

R. C' est d' être vertueux : un coeur pur & innocent est le plus beau de tous ses temples.

307 D. Pour qui est faite l' amitié ?

R. Uniquement pour le sage : les coeurs corrompus n' y ont aucun droit. L' homme puissant a des esclaves, l' homme riche a des flatteurs, l' homme de génie a des admirateurs, le sage seul a des amis.

308. D. A quoi ressemble la Philosophie ?

R. Elle ressemble à un certain jeu, auquel jouent les enfans, où l'un

l'un d'entre eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le noïer, & s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche prise & qu'il recommence à courir. De même les Philosophes, quoiqu'ils ayent les yeux bandés, attrapent quelquefois la vérité, mais ils ne peuvent lui soutenir, que c'est elle qu'ils ont attrapée, & dès ce moment elle leur échappe.

309. D. Quel est le premier devoir de la Philosophie?

R. C'est d'instruire: elle ne peut plaire qu'en instruisant; sa parure est la vérité.

310 D. A quoi ressemble l'empire des sciences & des arts?

R. C'est un palais irrégulier, imparfait & en quelque maniere monstrueux, où certains morceaux se font admirer par leur

ma-

magnificence, leur solidité, & leur hardiesse, où d'autres ressemblerent encore à des masses informes, où d'autres enfin que l'art n'a pas même ébauchés, attendent le génie ou le hazard.

311. D. Qu'est ce qu'un homme superbe?

R. C'est, dit le célèbre Mallebranche, un homme riche & puissant, qui a un grand équipage, qui mesure sa grandeur par celle de son train & sa force par celle des chevaux, qui tirent son carrosse.

312. D. A qui ressemblent ceux, qui n'agissent que pour le monde?

R. Ils ressemblent aux roües de moulin, qui tournent & s'agitent perpétuellement sans jamais pouvoir avancer d'un pas.

313. D. Quelle doit être la règle de conduite d'un jeune homme?

R.

R. C'est de bien savoir & la route qu' il doit suivre, & les écueils qu' il doit éviter: c' est ainsi, qu' un navigateur habile ne perd jamais de vuë la bouffole.

314. D. Comment l' homme sage doit-il régler les differens âges de sa vie?

R. Quelqu' un a dit, que le sage devoit employer la première partie de sa vie à s'entretenir avec les morts, la seconde avec les vivans & la troisième avec soi même.

315. D. Qu'est ce que l'oisiveté?

R. C'est un tombeau, où l'on s'enferme tout vif. Le paresseux est un mort inutile sur la terre, soit par rapport à Dieu, soit par rapport aux hommes. Quand son heure est venuë, il meurt de la même maniere, qu' un insecte ou un loup, sans avoir rien fait que d' inutile ou de pernicieux.

316. D. Quel est le dernier degré de l'amitié?

R. C'est d'avoir pour ses amis le même zèle & le même attachement, lorsque tout le monde les abandonne, que lorsqu'ils étoient dans la plus grande prospérité.

317. D. Quelle est la science la plus utile dans le monde?

R. C'est celle de bien manier les esprits: c'est par là qu'on s'accrédite dans le monde, qu'on se rend nécessaire, & qu'on se fraie un chemin aux grandes choses. Mais cette science suppose une grande habileté.

318. D. Quel est le principe du véritable mérite?

R. Le Principe du vrai mérite & celui de toutes les vertus, consiste à vaincre ses délirs, lorsqu'ils ne sont pas autorisés par la raison.

319. D. Que penser de ceux, qui ne cherchent qu'à montrer de l'esprit?

R.

R. L'envie demesurée, qu'a une personne de montrer de l'esprit à tout propos, est une marque assurée, qu'elle en manque. L'esprit est un trésor: ceux qui le possèdent, ont grand soin de le ménager.

320. Quel doit-être un des premiers principes de la morale d'un honnête homme?

R. C'est de ne jamais trop parler à son avantage, de se persuader que le désir d'être loué, donne un grand ridicule, que les personnes vaines sont très haissables, & qu'elle se rendent insupportables, même à leurs meilleurs amis.

321 D. Qui sont ceux, qui doivent être plus réservés sur la raillerie?

R. Ce sont ceux qui par leur rang ou par leurs emplois, se trouvent placés bien au dessus des autres: ce qu'ils disent, pique tou-

toujours jusqu'au vif, & fait une peine d'autant plus grande qu'on craint de leur répondre sur le même ton.

322. D. Quelle est la maniere de bien juger des divers événemens de la vie?

R. C'est de condamner, tout ce qui se fait injustement, & de louer & d'adorer la providence divine, qui le permet justement.

323. D. Quelle est la marque d'un bon esprit?

R. C'est de savoir se proportioner à toutes sortes de caractères, de s'élever ou de s'abaisser selon les circonstances & les occasions, qui se présentent.

324. D. En quoi consiste le savoir vivre?

R. Il consiste à savoir se contraindre sans contraindre les autres. On ne peut plaire dans le commerce des hommes, si

on ne fait se plier à leur gout.

325. D. Qu'est ce que la conversation?

R. C'est une espèce de commerce, où chacun doit fournir du sien; c'est à dire, écouter & parler à son tour.

326. D. Que penser de ceux qui se fâchent à tout moment, & pour les moindres choses?

R. Que ce sont de petits génies, qui manquent de politesse, & qui ont reçu une mauvaise éducation. Les ames nobles & élevées ne se laissent pas émouvoir aisément, & ne sortent point de leur assiette naturelle pour des bagatelles.

327. D. Pourquoi trouve t'on si peu de personnes, qui réussissent dans l'art de plaire?

R. C'est qu'on ne s'applique pas assez à remarquer dans les personnes accomplies, ce qui les distingue du vulgaire, & dans

dans celles qui déplaisent, ce qu'elles ont de rebutant.

328. D. Dans le malheur, quel est le meilleur de tous les remèdes?

R. C'est la patience : on ne peut mieux se venger de la fortune, qu'en supportant ses disgrâces avec un grand courage & une grande force d'esprit.

329. D. Comment se comporte dans la conversation un homme d'esprit, & qui fait vivre?

R. Il écoute attentivement ce qu'on dit : il parle peu, mais toujours à propos, il est surtout fort réservé à dire ce qu'il pense, sur certaines matières délicates.

330. D. Quel est le vice le plus indigne d'un honnête homme?

R. C'est la médifance : il y a de la perfidie à parler mal de nos amis, de la malice à blâmer ceux qui nous sont indifférens, &

& de la lâcheté à médire de nos ennemis.

331. D. De toutes les règles de la politesse, quelle est la plus gênante?

R. C'est celle, qui veut qu'on écoute un fat, sans néanmoins marquer de l'impatience en l'écoutant.

332. D. Quelles sont les personnes les plus opiniâtres dans leurs sentimens?

R. Ce sont les esprits médiocres, & sur tout les demi-savans: il n'y a que les ames fortes, qui soient capables de se dédire & d'abandonner un mauvais parti.

333. D. Pourquoi trouve t'on, si peu de gens agréables dans la conversation?

R. C'est qu'il n'y en a presque point, qui ne pensent plutôt à ce qu'ils veulent dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on leur dit. I 334.

334. D. Qu' y a-t-il de plus ridicule dans un jeune homme?

R. Ce sont les airs d'importance: c'est par là, qu'il se fait hair de ceux de son âge, & se fait mépriser des autres. Rien de si ridicule, qu'un tel caractère, & cependant rien de si ordinaire.

335. D. Que faut-il faire, quand on a deux ennemis sur les bras?

R. Il faut faire la paix avec l'un, & ensuite l'engager à faire la guerre à l'autre.

336. D. A quoi reconnoit on un bon coeur?

R. C'est, lorsqu'il s'attendrit sur le récit des bonnes actions, & qu'il s'irrite au récit des mauvaises.

337. D. Quel est le plaisir le plus délicat que puisse goûter un honnête homme?

R. C'est de rendre un service considérable à un ami en lui procurant

ou
pre
338. L
mé
R. C
imp
dan
test
odi
plu
con
rép
339. D
con
R. C
céré
d'au
est
l'an
340. D
rich
sent
R. C'e
n'y

curant une meilleure fortune,
ou en le secourant dans une
presante nécessité.

338. D. Que pensés vous de la
médisance?

R. C'est un vice, que la raison
improve, que la probité con-
damne, & que la religion dé-
teste. C'est le vice le plus
odieux & en même tems le
plus agréable, le plus aisé à
commettre & le plus difficile à
réparer.

339. D. Quel est le moyen de se
conserver long-tems ses amis?

R. C'est d'en agir toujours sin-
cèrement avec eux & de n'user
d'aucun détour: la confiance
est le noeud & le charme de
l'amitié.

340. D. Quelle est la plus grande
richesse que les parents puis-
sent laisser à leurs enfans?

R. C'est une bonne éducation: il
n'y a point d'argent mieux
em-

employé, que celui qu'on dépense pour leur donner des précepteurs vertueux & favans.



Ayant lu par ordre de l'Office de Vilna un
Manuscript intitulé *Catéchisme Critique,
Moral, & Politique &c.* je juge cet ou-
vrage digne de l'impression. A vilna
le 1. Fevr. 1774.

*Casimiro Naruszewicz Recteur
du Collège des Nobles.*

J'ai lu par l'Ordre du Reverendissime Office
un Manuscript qui a pour titre *Catéchisme
Critique, Moral, & Politique; &c.* je n'y
ai rien trouvé qui puisse en empêcher
l'impression. Le 7. de Fevier 1774.

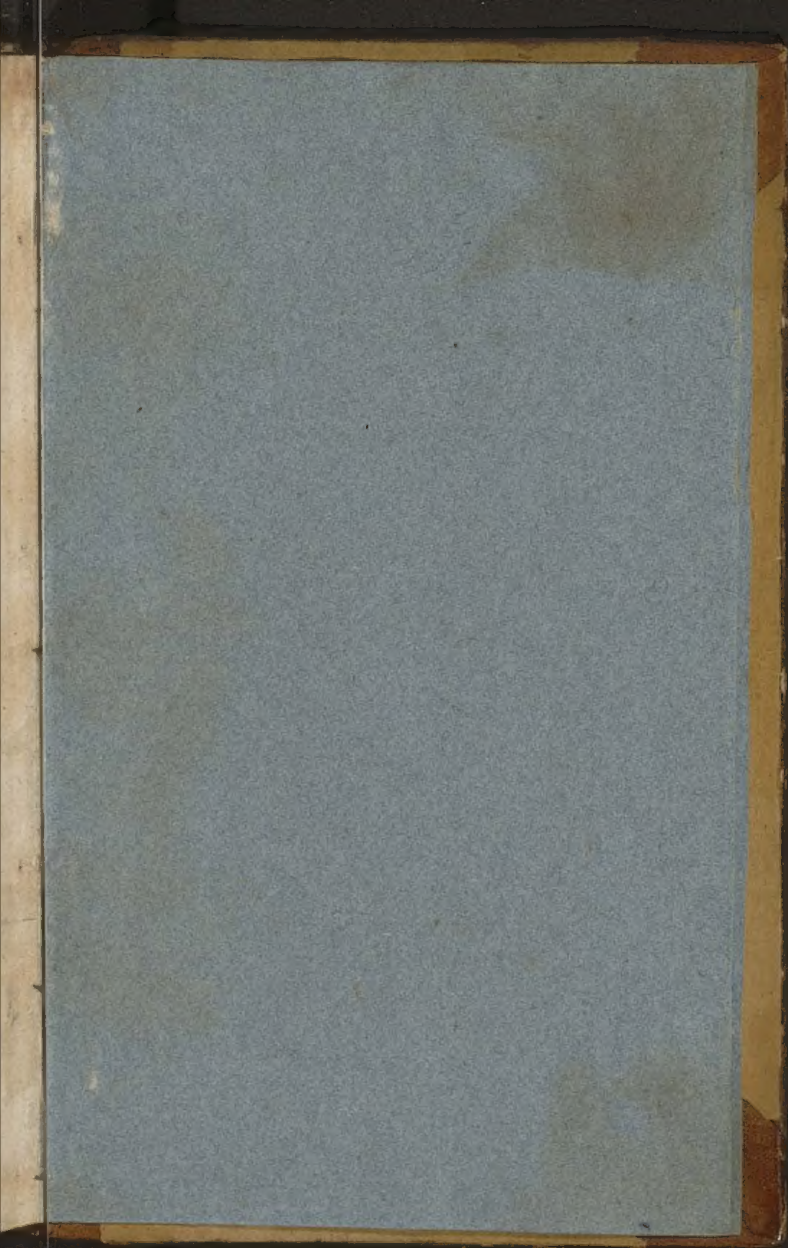
*Hussarzewski Prêtre
de la Mission.*

I M P R I M A T U R.

Datt Vilnæ Anno Dñi 1774. d.
7. Mensis Febr.

Petrus TOCZYŁOWSKI,
Cañc^o Cathedralis, Judex
Surrog. Vilnen. mpr.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0023513

